FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

1966

N° 588

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean-Claude POLACK

né le 15 octobre 1936, à STRASBOURG

Ancien Interne des Hôpitaux Psychiatriques de la Seine

Présentée et soutenue publiquement le : 1966

INTRODUCTION A UNE PSYCHOPATHOLOGIE DES ETUDIANTS

Président : M. L. MICHAUX, Professeur

COPEDITH, 70, Rue de Flandre, PARIS 19è

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546023_0037

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

1966 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean-Claude POLACK

né le 15 octobre 1936, à STRASBOURG

Ancien Interne des Hôpitaux Psychiatriques de la Seine

Présentée et soutenue publiquement le :

INTRODUCTION A UNE PSYCHOPATHOLOGIE DES ETUDIANTS

Président : M. L. MICHAUX, Professeur

COPEDITH, 70, Rue de Flandre, PARIS 19è

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

1/1/1966

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Alajouanine (T.), Aubin (A.), Bénard (H.), Binet (L.), Bulliard (H.), Cathala (J.), Chabrol (E.), Chailley-Bert (P.), Debré (R.), Fey (B.), Galliard (H.), Gaudart d'Allaines (F. de), Gennes (L. de), Halphen (E.), Hazard (R.), Heuyer (G.), Laroche (G.), Lavier (G.), Lelong (M.), Lévy-Solal (E.), Lian (C.), Marchal (G.), Mathieu (P.), Monod (R.), Moreau (R.), Moulonguet (P.), Pasteur Vallery-Radot, Petit-Dutaillis (D.), Piédelièvre (R.), Quénu (J.), Renard (G.), Richet (C.), Senèque (J.), Strohl (A.), Tanon (L.), Verne (J.).

DOYEN . . . . . Georges BROUET.

1er ASSESSEUR. . . . . } Daniel BARGETON

2e ASSESSEUR. . . . . } Jean GOSSET

I. — PROFESSEURS

1° CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a) Professeurs titulaires :

	MM.
Anatomie	DELMAS (A.)
Anatomie et cytologie pathologiques	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Bactériologie et virologie	TOURNIER (P.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.)
—	POLONOVSKI (J.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Biophysique médicale	BUGNARD (L.)
—	DOGNON (A.)
—	DJOURNO (A.)
Cancérologie médicale et sociale	DENOIX (P.)
Chimie pathologique	SCHAPIRA (G.)
Embryologie	TUCHMANN (H.)
Génétique fondamentale	LEJEUNE (J.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	COURY (Ch.)
Histologie	GIROUD (A.)
Hygiène et médecine préventive	BOYER (J.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale	DEROBERT (L.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie)	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G.)
—	KUSS (R.)
—	VERNE (J.-M.)
Pathologie exotique	N...
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	LAROCHE (Cl.)
—	BRICAIRE (H.)
—	PÉQUIGNOT (H.)
Pathologie respiratoire	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	N...
Pharmacologie	CHEYMOL (J.)
—	LEVY (Mlle J.)
Physiologie	BARGETON (D.)
—	PARROT (J.)
Physiologie et pathologie obstétricales	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)

	MM.
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale	CAUCHOIX (J.)
Thérapeutique	CONTE (M.)
Thérapeutique appliquée	LAMOTTE (M.)

b) **Professeurs à titre personnel :**

Anatomie anthropologique	OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	NEZELOF (Ch.)
Bactériologie	BARBIER (P.)
Biochimie médicale	DESGREZ (P.) / DREYFUS (J.-Cl.)
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.)
Histologie	COUJARD (R.)
Parasitologie	LARIVIÈRE (M.)
Pathologie expérimentale	LOEPER (J.) / RICHET (G.)
Physiologie	DEJOURS (P.) / ROUCAYROL (J.-Cl.) / SCHERRER (J.)
Physique médicale	KELLERSHOHN (L.) / GOUGEROT (L.) / TUBIANA (M.)
Radiologie médicale	FISCHGOLD (H.)

2° CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a) **Professeurs titulaires :**

		MM.
Clinique carcinologique chirurgicale (Necker)		REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais)		SOULIÉ (P.)
— — (Boucicaut)		LENÈGRE (J.)
Cliniques chirurgicales	Beaujon	LORTAT-JACOB (J.-L.)
	—	N...
	Cochin	LEGER (L.)
	Hôtel-Dieu	PATEL (J.)
	Saint-Antoine	GOSSET (J.)
	Salpêtrière	SICARD (A.)
	Tenon	OLIVIER (Cl.)
Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique (Cochin)		MERLE d'AUBIGNÉ (R.)
— — — (Foch)		PADOVANI (P.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)		FÈVRE (M.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais)		DUBOST (Ch.)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire (Laennec)		MATHEY (J.)
Clinique dermatologique (Saint-Louis)		DUPERRAT (F.)
Clinique endocrinologique (Pitié)		DECOURT (J.)
Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades)		LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)		HUGUIER (J.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis)		DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)		TURPIN (R.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)		MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne)		DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)		HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)		BERNARD (J.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)		CASTAIGNE (P.)
Cliniques médicales	Bicêtre	DEPARIS (M.)
	Broussais	MILLIEZ (P.)
	Cochin	BROUET (G.)
	Hôtel-Dieu	BARIÉTY (M.)
	Lariboisière	SÈZE (S. de)
	Pitié	DREYFUS (G.)
	Saint-Antoine	KOURILSKY (R.)
	Saint-Antoine	BOUDIN (G.)

	MM.
Clinique d'hydrologie et de climatologie (Bichat)	DEBRAY (Ch.)
Clinique médicale infantile et pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J.)
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	JUSTIN-BESANÇON (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu)	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière)	GARCIN (R.)
Cliniques obstétricales — Baudelocque	LACOMME (M.)
Cliniques obstétricales — Saint-Antoine	MERGER (R.)
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	OFFRET (G.)
— — (Cochin)	BREGEAT (P.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M.)
Clinique de pédiatrie	MOZZICONACCI (P.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul)	THIEFFRY (S.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laennec)	BERNARD (E.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière)	MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Salpêtrière)	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard)	ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine)	LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique	GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique et orthopédique (R.-Poincaré)	JUDET (R.)
Clinique urologique (Cochin)	ABOULKER (P.)
— — (Necker)	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	LAPLANE (R.)
Séméiologie médicale (A. Chantin)	DOMART (A.)
— — (Lariboisière)	BOUVRAIN (Y.)
— — (Pitié)	RAMBERT (P.)
— — (Rothschild)	WOLFROMM (R.)
Séméiologie et clinique chirurgicales (Broussais)	POILLEUX (F.)

b) **Professeurs à titre personnel :**

Hématologie	ANDRÉ (R.)
	BOUSSER (J.)
Hydrologie et climatologie	GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses	BASTIN (R.)
Médecine	AZERAD (E.)
	BOUR (H.)
	CABROL (Ch.)
	GROSSIORD (A.)
	LAMBLING (A.)
	LAUNAY (Cl.)
	PAYET (M.)
	PERRAULT (M.)
	SIGUIER (F
	WORMS (R.)
Neuro-chirurgie	LE BEAU (J.)
Neurologie	LHERMITTE F.
Neuro-psychiatrie	PICHOT (P.)
Oto-Rhino-Laryngologie	MADURO (R.)
Pédiatrie	POLONOVSKI (Cl.)
	ROYER (P.)
Pneumo-Phtisiologie	KREIS (B.)
	MEYER (A.)
Rhumatologie	DELBARRE (F.)

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE

	MM.
Anatomie pathologique	GOUYGOU (Ch.)
Anesthésiologie	VOURC'H (G.)
Bactériologie	CHRISTOL (D.)
Biochimie médicale	CARTIER (P.) GONNARD (P.)
Biologie médicale	HARTMANN (L.)
Hématologie	BILSKI-PASQUIER (B.)
Maladies infectieuses	DUPONT (V.)
Physique médicale	COURSAGET (J.) GREMY (F.)
Physiologie	GIRARD (Fr.)
Stomatologie	CHAPUT (Mme A.)
Thérapeutique	CHASSAGNE (P.)

III. — PROFESSEURS DÉTACHÉS DANS LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

Bactériologie	HAUDUROY (P.) Pr. s. ch
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.) Pr. s. ch.

IV. — PROFESSEUR ASSOCIÉ

Statistique médicale et épidémiologique	SCHWARTZ (D.)

Secrétaire général de la Faculté	M. LENA (J.)
Conseillers administratifs	Mlle CHAINTREUIL (G.) M. FAYE (R.)
Conservateur en Chef de la Bibliothèque. Conservateur du Musée d'Histoire de la Médecine	M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	Mlles DUMAITRE (P.), LAURENT (H.), LE NOIR (G.),
Bibliothécaires	Mmes CONTET (J.), FORGET (F.), Mlles DUROZOY (M.-F.), ROBERGE (D.), Dr SCHILLER (J.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Betty, Stéphane et Christian.

A Monsieur le Professeur L. MICHAUX,

En hommage respectueux pour l'honneur qu'il me fait en acceptant la présidence de cette thèse.

Au Docteur Louis LE GUILLANT, Maître, ami et camarade.

Je lui dois mon engagement psychiatrique,
le goût de la psychopathologie sociale.

Son amitié chaleureuse, son enthousiasme
généreux m'ont été exemplaires.

Au Docteur Jacques LACAN,

qui me guide dans la quête du sens, et
la découverte de l'Autre.

A mes Maîtres de l'Externat des Hôpitaux de Paris

Les Professeurs FEVRE
MERLE D'AUBIGNE
BOUVRAIN

Et à Monsieur le Professeur BROUET, maintenant Doyen de la Faculté.

Du langage médical ils m'ont donné le vocabulaire précis, la syntaxe détaillée.

A mes maîtres de l'Internat des Hôpitaux Psychiatriques de la Seine,

Les Docteurs TEULIE
TRILLAT
MIGNOT
LE GUILLANT
BORENSTEIN

J'ai vécu avec eux les moments les plus difficiles et les plus féconds d'une expérience hospitalière.

Je leur dois d'avoir reconnu les potentialités thérapeutiques de l'institution.

A René BIDAULT
Félix GUATTARI
Nicole GUILLET
Jean OURY

Au personnel de la CLINIQUE DE COUR-CHEVERNY

Engagés sans concessions dans la voie d'une psychotérapie institutionnelle dont il me faut tout apprendre.

A tous mes camarades d'études,

A tous mes amis de l'Association Générale des Etudiants en Médecine de Paris

Au Groupe de Recherches Institutionnelles sur la Santé.

A Marie,

INTRODUCTION A UNE PSYCHOPATHOLOGIE DES ETUDIANTS

Notre étude, nous en sommes conscients, repose sur un paradoxe. Le milieu étudiant n'a pas encore reçu de définition satisfaisante : les simples critères sociologiques n'y suffisent pas, l'analyse économique n'en trace que des contours généraux.

Parallèlement, les recherches psychiatriques révèlent unanimement la banalité de la symptomatologie des maladies mentales dans cette couche de population : les traits psychopathologiques "particuliers" sont plus des interprétations ou des stéréotypes descriptibles que des éléments d'un matériel clinique susceptible d'authentifier la spécificité de notre objet. Les conditions ne sont donc pas réunies pour un essai de psychopathologie sociale. La discipline requiert la délimitation de groupes amplement définis par leur travail (mineurs, marins, bonnes à tout faire), leur statut familial (sectes religieuses fermées, orphelins), leur éthique ou leur culture (moines), leur habitat (bidonvilles, H.L.M.), leur situation éthnique (minorités, émigrés), etc (1). Surtout elle veut se fonder sur le constat prioritaire d'une incidence pathologique particulièrement forte dans le milieu social considéré.

.../

(1) Conditions remarquablement définies par Le Guillant et certains de ses collaborateurs, notamment Begoin, Bailly-Salins et Roelens. Les sociologues autour de Bastide ont mis en place les instruments techniques des recherches destinées à fixer l'étendue et les limites d'une sociogénèse des maladies mentales, en s'inspirant largement de leurs prédécesseurs anglo-saxons : Allport, Goldhammer, Marshall, Hollingshead, Redlich, Samua, Hyde.

Nous n'apportons ici ni statistiques (elles n'existent pas pour ce domaine), ni monographies didactiques ; notre souci de méthode nous fera ébaucher quelques critiques des modes d'approche traditionnels de la maladie mentale chez les étudiants, afin d'éclairer des préalables communs à la sociologie des maladies mentales, la psychopathologie sociale et la pathogénie.

Le thème de ce travail pourra servir de prétexte à des extrapolations susceptibles d'intéresser l'ensemble des recherches centrées sur la relation, pathogène ou thérapeutique, du malade avec son "milieu".

Nous aborderons tour à tour :

- les problèmes d'une définition du "milieu étudiant",
- les questions d'étiologie en relation avec les données d'une condition étudiante,
- les problèmes de sémiologie et la "symptomatologie sociale" du milieu estudiantin,
- les questions thérapeutiques, en rapport avec les situations des groupes d'étudiants et leurs formes d'organisation.

POUR UNE DEFINITION DES ETUDIANTS

Quelques remarques préliminaires permettront de délimiter la population considérée par notre étude.

Les fonctions des institutions psychiatriques spécialisées dans le traitement des maladies mentales des étudiants les amènent à prendre en charge ou hospitaliser une couche définie par un statut légal précis : l'inscription dans les établissements de l'Enseignement Supérieur. Mais ce critère n'a qu'une très faible valeur sociologique. Un nombre important d'étudiants s'adonne à des activités essentiellement extra-universitaires, tandis que des apprentis ou de jeunes techniciens vivent des situations concrètes d'études, d'acquisition intellectuelle.

L'abord global de la population étudiante, sous l'angle de leur niveau de qualification spécialisée, serait en principe le seul choix de certitude. Mais la population comprise dans ce cadre, situé au-delà d'un seuil de qualification moyenne de base, déborderait largement les 450 000 étudiants inscrits à l'Université.

La délimitation d'une couche "étudiante" appelle l'usage d'une autre série de termes socio-démographiques; ainsi définit-on un groupe par la norme institutionnelle. On ne s'étonnera pas de voir par conséquent juxtaposés dans notre étude les "problèmes" des étudiants et ceux de l'Université, puisque la structure d'enseignement définit exactement la population décrite, lui fournissant à tous les niveaux les signes d'une relative spécificité sociale (1).

C'est à la recherche de cette spécificité, dont les deux versants, normal et pathologique, ne sont pas clairement dissociables que se sont attachés les études faites dans le cadre de la Ligue d'Hygiène Mentale (2) et celles du groupe de recherches de l'Union Nationale des Etudiants de France et de la Mutuelle Nationale des Etudiants de France, dans le cadre d'une expérience de collaboration durable entre des "spécialistes" et des représentants syndicaux. Ces études, dont le contenu ressortit autant à la psychologie sociale qu'à la psychopathologie, ont permis une large diffusion de la problématique ébauchée dans le cadre de la Fondation Santé des Etudiants et des Bureaux d'Aide Psychologique Universitaires, émanations directes de la Mutuelle (3).

Notre démarche ne sera pas foncièrement différente; nous accepterons momentanément les critères de population définis par l'institution universitaire et le fonctionnement du régime "étudiants" de la Sécurité Sociale, quel qu'en soit l'arbitraire.

Cet accent posé sur les aspects institutionnels d'une quotidienneté des étudiants, doit être tenu pour la preuve de notre impossibilité de fournir une définition économique de ce milieu, manifestement hétérogène du point de vue d'une analyse des classes sociales qui le composent.

.../

---

(1) Consulter en particulier : "Aspects économiques de l'Enseignement Supérieur" (Groupe d'études sur les aspects économiques de l'Enseignement O.C.D.E. Paris 1964). Voir également les chapitres concernant l'admission dans "Accès à l'Enseignement Supérieur" (Frank Bowles, UNESCO), et "Aptitude intellectuelle et Education" (textes réunis par A.H. Halsey pour le compte de l'O.C.D.E.).

(2) Voir notamment les extraits suivants de l'Hygiène Mentale : "Les rapports entre professeurs et étudiants" (1959); "les problèmes sexuels des étudiants" (1958); "du secondaire au supérieur" (1959); "la santé mentale dans les collectivités d'étudiants" (1959).

(3) Nous renvoyons à la collection complète de Recherches Universitaires, revue éditée par ma M.N.E.F.

C'est dans l'interférence des déterminismes respectifs d'un système inégalitaire, fondé sur la diversité des origines sociales des étudiants et d'un facteur institutionnel structuré, doué d'un apparent pouvoir d'uniformisation, que se noue le destin de l'étudiant, et par conséquent, celui de son éventuelle "maladie".

I - PROBLEMES D'ETIOLOGIE ET CONDITION ETUDIANTE

L'étude de la "condition étudiante" précède habituellement les descriptions cliniques, tendant à fixer une image du milieu à la fois générale et significative. Mais l'utilisation arbitraire d'un certain nombre de critères psychologiques fait manquer la structure fondamentale, socio-économique, relativement permanente, de cette couche sociale mobile.

On ne saurait se satisfaire, même en première approximation, de l'idée que : " L'étudiant n'est pas encore, socialement du moins, un adulte" et "qu'il a en principe accepté cette situation qui remet à plus tard la satisfaction d'un certain nombre de désirs" (1).

Dans le choix de développer une psychopathologie de l'immaturité réside, à notre avis, une première confusion entre la norme sociale et la valeur individuelle d'une étape de développement psycho-affectif. Le passage d'un plan à l'autre se fait mécaniquement; et c'est dans ce type d'affirmation qu'on reconnait l'hypothèse implicite d'un conditionnement social sans restrictions.

Le couple de termes adolescent/adulte renvoie pourtant à des points de repère biologiques, affectifs, comportementaux, à des positions hiérarchisées de la libido. La restriction contenue dans la norme sociale rappelle au contraire cette vérité notoire que l'adulte tend à se définir dans la société comme un producteur, les autres signes de l'achèvement pouvant être relégués au second plan.

.../

(1) Brousselle, Lab, Levy : "L'influence du milieu sur l'évolution et le traitement des maladies mentales chez l'étudiant" in "Problèmes psychiatriques des étudiants". Perspectives Pyschiatriques. nº 10 (janvier-février 1965).

Ici peut s'instaurer une controverse théorique sur la signification socio-économique du travail de l'étudiant. On peut en toute orthodoxie affirmer avec ALTHUSSER que :

" Le produit du travail d'un étudiant, qui est l'assimilation progressive et méthodique d'un savoir, n'est pas, en tant que travail intellectuel, une marchandise. Il n'est pas une production de valeur, il est une consommation d'un savoir accumulé qui présente la caractéristique de conserver sous forme de capacités le savoir qu'elle consomme. Ces capacités définissent la valeur de la force de travail de l'étudiant lorsqu'il trouve sur le marché du travail une demande de travail (emploi) correspondant à son offre. Il peut offrir cette force de travail avant la fin de ses études (ses capacités à un instant, en cours d'études) sur le marché, par exemple en donnant parallèlement à ses études, des leçons particulières, en faisant passer des colles, en remplaçant un médecin, ou en acceptant diverses formes de travail noir. Mais alors s'il continue ses études, il accomplit à la fois deux travaux distincts : un travail social producteur de valeur d'échange (leçons particulières) rémunéré, et son travail d'étudiant, activité d'assimilation d'un savoir."

" Il est impossible, en théorie marxiste, de confondre l'activité d'assimilation "consommation" d'un savoir, conservant ce savoir sous forme de capacités (elles-mêmes en transformation au fur et à mesure que se poursuivent les études) avec un travail social. " (1)

Notre désaccord avec cette position réside dans la critique de l'aspect strictement théorique, intemporel, de l'analyse de la condition économique de l'étudiant, telle que la définit sa situation par rapport au "savoir", et non pas la situation réelle de l'Université contemporaine dans la société de production globale. La définition d'ALTHUSSER cadre parfaitement avec une société capitaliste prémonopoliste, capable d'appliquer au milieu étudiant les mesures qui concernent de purs consommateurs (enfants, vieillards, militaires) et de respecter le caractère libéral et indépendant du secteur universitaire.

Cela n'est plus le cas. Les besoins de l'économie en main-d'oeuvre spécialisée ou qualifiée sont suffisamment prévisibles pour que l'Etat puisse organiser une stricte planification universitaire. Mais cette planification n'est pas

.../

(1) Problèmes étudiants. Louis Althusser. La Nouvelle Critique, janvier 1964.

purement quantitative et les technologues de l'éducation l'admettent fort bien.

" Il ne suffit pas, pour définir les objectifs des institutions d'enseignement, de connaître la répartition prévisible de la population active entre les diverses qualifications. Encore faut-il être capable de définir le lien entre la qualification recherchée et la formation correspondante. Ce lien est actuellement mal connu. Nous ne faisons aujourd'hui qu'envisager le lancement, d'ailleurs prochain, d'une enquête absolument fondamentale. Elle consiste à préciser par sondage, les résultats du recensement démographique sur un point que celui-ci n'éclaire qu'imparfaitement : le lien qui unit aujourd'hui la formation scolaire, universitaire, professionnelle de chaque individu à l'emploi qu'il occupe dans l'appareil productif. " (1)

Les diverses finalités de l'enseignement dans l'ordre d'une subordination toujours croissante aux objectifs socio-économiques définis par l'Etat se reflètent dans les éléments de son organisation. La nomination des professeurs, les épreuves de sélection, le contrôle des programmes doivent s'inspirer davantage chaque jour de cette orientation utilitaire, soucieuse de rentabilité. Les étudiants sont l'objet d'un véritable investissement : seuls, certains d'entre eux en seront les bénéficiaires. La plupart des mesures malthusiennes prises dans le cadre des réformes FOUCHET semblent vouloir réduire le déchet universitaire (c'est-à-dire le pourcentage d'étudiants d'une classe universitaire qui ne terminent pas les études pour lesquelles il se sont inscrits au début de leur carrière).

Mais ces constatations n'infirmeraient en rien l'hypothèse initiale qui fait de l'étudiant un simple consommateur de culture ou de "savoir". Or, les structures de l'Université subissent un remaniement global, modifiant la place de l'étudiant dans le système d'enseignement; tandis que l'institution universitaire se solidarise, au travers de la planification, avec l'ensemble les structures de production, le contenu, les formes et les moyens de l'enseignement sont également mobilisés pour permettre cette adaptation. Cette dépendance des parties au tout et des parties entre elles, loi dialectique structurale, peut s'appliquer régulièrement aux transformations en cours du cadre d'existence spécifique des étudiants.

---

(1) Claude GRUSON, directeur général de l'I.N.S.E.E. : "Le rôle des statistiques et des prévisions dans la planification", in "Planification et Enseignement" (Institut Pédagogique National, 1963).

Une des modifications sensibles de la condition de travail des étudiants concerne leur lien effectif avec le secteur de production, ou plus généralement les fonctions habituellement rémunérées de la société capitaliste développée.

L'interpénétration de l'enseignement théorique et de l'apprentissage pratique entraine nécessairement l'irruption du travail "d'assimilation" dans le domaine de la production proprement dite; il en est ainsi pour les avocats stagiaires, les scientifiques détachés pour des périodes pratiques dans les entreprises industrielles, les externes des Centres Hospitaliers Universitaires, les étudiants en dentaire (dans les dispensaires des Ecoles), les I.P.E.S., les étudiants des Beaux-Arts dans les ateliers d'architectes.

Mais cette fois l'activité pratique, de type productif, n'est plus fortuite et clandestine; elle entre dans le cadre des méthodes nouvelles de formation, en assurant une direction économique définie, des objectifs culturels et idéologiques adéquats.

La finalité de l'institution universitaire est en effet complexe : technique (constitution d'une force de travail adaptée aux besoins de l'économie) et politique (conditionnement des "travailleurs intellectuels" à leur fonction future, aux modèles socio-culturels compatibles avec l'organisation sociale globale).

La question du travail de l'étudiant n'est pas résolue pour autant, mais on ne peut plus néanmoins suivre ceux qui donnent pour critère du "productif" la rémunération, dans la société actuelle, de la force de travail intellectuelle.

En effet, le système social peut utiliser les travailleurs intellectuels tout en leur refusant leur statut. Des mesures de compensation peuvent masquer cette "aliénation", notamment celles qui confèrent à ces travailleurs des fonctions de représentation ou de prestige, ou plus simplement la possibilité d'exercer un contrôle absolu sur le recrutement des membres de leur corporation (agrégés, Ordres professionnels, etc).

Par ailleurs, la force de travail hautement qualifiée ne se prête pas au même type d'exploitation que celle de l'ouvrier spécialisé ou professionnel. Elle est plus difficilement quantifiable et ne se laisse pas aisément enfermer dans le cadre précis des évaluations d'horaires ou du calcul de rentabilité. La rémunération, généralement forfaitaire, s'évalue le plus souvent à partir d'une

.../

appréciation de la valeur des investissements dans un secteur de production donné.

Enfin la constitution et la reconstitution de cette force de travail intellectuelle sont fréquemment confondues; l'expansion progressive des connaissances est exigée par la fonction de l'ingénieur, du biologiste, ou du professeur comme la condition indispensable d'une permanente adaptation au développement des techniques et des sciences. A ce titre, tout "travail intellectuel" comporte un quotient appréciable d'assimilation-consommation individuelle et par conséquent de rentabilité largement différée.

On voit que c'est à la particularité de ne pas avoir définitivement lié sa survie à un type de production particulier, substratum d'un échange dont l'argent est le symbole mythique constant, que l'étudiant doit d'être adolescent. L'argent "de poche", le système des bourses d'études, les Oeuvres Universitaires, sont les manifestations les plus patentes de sa dépendance directe vis-à-vis de la famille ou de la société.

Dans la filiation des phénomènes sociaux/consommation/assistance/dépendance économique/tutelle institutionnelle, s'élabore la position particulière de l'étudiant dans la société comme "devant être", projet, foncière irréalisation, larve sociale.

Mais on pourrait trop facilement confondre les apparences et les justifications idéologiques avec les rôles concrets des étudiants dans leur institution sociale. La société peut en effet perpétuer l'écart entre les formes réelles de participation économique des étudiants et les droits sociaux ou institutions qui régissent leur accession à l'ensemble des processus d'échange :

" La forme achevée des rapports économiques tels qu'ils se montrent à leur surface dans leur existence réelle et par suite aussi dans les <u>représentations</u> (2) par lesquelles les porteurs et les agents de ces rapports cherchent à s'en faire une idée claire, est très différente et en fait contraire à leur forme interne, essentielle mais cachée, et au concept qui y correspond." (3)

---

(1) Pour l'abord théorique de ces notions, on peut consulter utilement A.Gorz : "Stratégie ouvrière et néo-capitalisme"(pages 95-105) Editions du Seuil (1964).

(2) Souligné par nous.

(3) Karl Marx : Le Capital III, 1, 188.

Une psychopathologie critique ne peut que nuancer ses jugements sur le concept "d'adolescence prolongée", véhicule d'un ensemble d'intentions culturelles confinant les étudiants dans la situation de dépendance globale des périodes d'apprentissage. La cohérence des institutions qui perpétuent ce temps de passage n'est d'ailleurs pas évidente. Les étudiants majeurs (plus de la moitié d'entre eux) possèdent tous les droits civiques des citoyens adultes. L'incidence des mariages en cours d'études, le taux d'étudiants mariés s'élève très régulièrement d'année en année.

Il n'est pas jusqu'aux normes les plus apparentes de la sexualité qui ne soient marquées d'une fondamentale ambiguité; l'Université, lieu de l'attente, antichambre et transition, érige un riche folklore sexuel, offrant des formes très diversifiées d'attitudes sublimatoires, des modèles précis de transgressions érotiques. La constance de ces rites initiatiques doit entrer, à notre avis, dans la définition d'une condition étudiante.

Mais il nous faut revenir au premier niveau de notre critique, en refusant l'utilisation d'une norme sociale pour l'approche génétique de la "névrose de base" des étudiants. La définition psychanalytique des étapes du développement, momentanément abandonnée par une telle démarche, n'est reprise qu'au point où ses concepts propres n'ont plus d'incidence sur une définition de la maturité. Il en résulte un balancement entre plusieurs interprétations du concept, utilisées tour à tour, sans souci d'unité.

La position de l'étudiant dans la société (pour autant que cette généralisation soit acceptable : nous reviendrons sur ce point) dépend d'un certain nombre de modes de contrainte, d'une demande sociale globale dont maints aspects sont infantilisants. Mais l'efficacité du système de régression ne se mesure qu'au résultat d'un jeu contradictoire entre les pressions du milieu et la demande individuelle, dans le décalage entre l'adaptation possible ou le refus, (la résistance) opposé à cet ensemble de modèles socio-culturels contraignants.

Il s'agit donc bien d'un phénomène actif et dynamique; le résultat ne peut en être prévu d'avance. On peut simplement supposer que cette régression forcée représente une loi de tendance du milieu, la marque permanente d'une intentionnalité sociale, avouée ou non. Elle ne définit pas l'étudiant moyen, mais un étudiant-modèle dans ses stéréotypes officiels.

Les lignes de résistance au paternalisme tutélaire diffus de la société sont multiples et enchevêtrées : les groupements syndicaux, idéologiques, culturels ou religieux, les mouvements militants en représentent l'élément permanent, institué.

Mais les évènements, les situations historiques, cristallisent également l'accès partiel à la majorité civique, modifiant en retour des ensembles d'attitudes ou de comportements affectifs, remaniant les systèmes de relation, brisant l'isolationisme privilégié de l'Université. En ce sens, les dernières années de la guerre d'Algérie ont globalement politisé le milieu étudiant, dès lors plus sensible aux besoins ou aspirations d'autres couches sociales, et confrontés éventuellement aux heurts de leurs intérêts.

Les relations familiales de l'étudiant sont évidemment primordiales et les auteurs psychiatriques en abusent volontiers pour une explication strictement "analytique" de l'éclosion névrotique.

Mais avant même d'aborder la structure imaginaire du groupe familial pour chaque cas, la dynamique des identifications, la forme spécifique individuelle du "complexe", il nous semble nécessaire d'étudier les déterminations extérieures à la famille, susceptibles d'influer sur les données apparentes de ce système relationnel clos.

C'est dire que le premier temps d'une étude microsociologique de la famille du malade doit se dérouler dans l'ordre du réel et du symbolique.

Voyons en effet comment sont traités habituellement les évènements de la fantasmatique familiale; une étude récente sur "le rôle du père dans la désadaptation universitaire" (1) noue la problématique du travail estudiantin avec le statut du père, sa situation sociale concrète, sa personnalité et ses caractères professionnels et culturels, son "image" enfin.

---

(1) J.P. Bauer, J.M. Wetta, Mme Bucher-Andlauer, Mme L. Philonenko et R. Durand de Bousingen (Travail du Bureau d'Aide Psychologique Universitaire de Strasbourg, géré par la Mutuelle Nationale des Etudiants de France) in Revue de Neuropsychiatrie Infantile, oct-nov. 1965.

En ce qui concerne le contact avec le père, c'est l'"absence" qui domine le tableau :

" C'est la possibilité ou non de parler avec le père qui est le plus souvent évoquée : "inabordable", inacessible", sont des qualificatifs souvent exprimés, soit que l'étudiant rencontre une présence incertaine et fuyante, soit qu'il se heurte à un mur. L'impression dominante est celle de l'incompréhension, le plus souvent passive, du père à l'égard des problèmes de sa famille : "il ne connait pas sa famille .." Le langage intrafamilial, et en particulier le langage avec le père ne sert pas à communiquer le vécu et le subjectif, à établir une relation authentique, il a un rôle purement fonctionnel et utilitaire et ne désigne en quelque sorte que les choses : "il ne voit que le côté matériel des choses .."

La description est peut être exacte et répond à la moyenne tirée de l'enquête qui lui sert de support; mais elle se fige dans le moment limité de la relation père-fils, manquant l'étude des conditions concrètes d'une "présence" paternelle au sein du groupe familial. Cette psychologisation n'est d'ailleurs vraisemblablement pas opératoire, puisqu'elle propose une intervention psychothérapique individuelle là où des conditions sociales d'ensemble peuvent expliquer massivement l'exclusion du père absent .

En ce qui concerne le désir du père, on approche mieux la problématique sociale :

" Le père se montre ambitieux pour les enfants et voudrait tracer à l'avance leur carrière. Cette ambition n'est pas univoque. Elle est ressentie dans certains cas comme le désir de transmettre un héritage et de faire de l'enfant un héritier, un continuateur d'une lignée, dans le champ d'activités professionnelles valorisées, et ici transparaissent les mythes professionnels du père; mais elle peut être ressentie comme exprimant l'insatisfaction du père à propos de son métier et de sa carrière. L'étudiant compense en quelque sorte l'échec du père .. Au contraire de ces cas le père peut éviter toute ambition vécue comme coupable, ou dans la crainte inconsciente d'être dépassé par ses enfants. Ce désir du père à l'endroit de l'étudiant structure chez celui-ci une image de ce qu'il devra être lui-même, avec un remodelage à propos du travail universitaire des positions antérieures liées à son sur-moi. "

Il faudrait analyser ici le jugement sur la profession selon les secteurs professionnels, la situation des métiers dans le système de production et le marché du travail: On découvrirait sans doute de constantes désillusions, bien localisées dans l'éventail socio-professionnel, et des types très spécifiques d'attitudes ambitieuses liées à la perception d'une possible promotion collective dans des couches sociales déterminées.

On doit en effet se demander si le développement de structures pathologiques ne s'inscrit pas dans le cadre d'un milieu familial et scolaire particulier (celui d'où proviennent les étudiants dans leur majorité) milieu éventuellement définissable sous l'angle d'une analyse sociologique de classe. Cette position entraine l'étude des caractères généraux des couches sociales concernées par cette investigation biographique collective; la position, l'évolution, le destin de ces formations sociales sont des éléments indispensables pour la connaissance des lois de rdations intrafamiliales.

Il serait ainsi possible de situer le développement psychique de l'individu dans sa confrontation aux règles et idéaux du noyau familial, aux normes de sa caste professionnelle ou de sa classe sociale. L'image du père y subirait sans mul doute quelques retouches.

Le rôle symbolique du père peut en effet dépasser les termes généraux définis par une culture :

* Le père est d'abord par son nom l'origine de toute identité; il transmet la lignée et cette lignée peut aussi avoir un sens professionnel "de père en fils". En dehors de ces cas, il entre parfois dans le dessein du père de distribuer les rôles professionnels parmi ses enfants : un tel sera médecin, un tel militaire, un tel juriste. Préalablement à toute réalité des enfants, il existe dans ces cas une structuration par le père du développement professionnel à l'échelle de la famille, et cela non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps : car les vocations sont parfois données selon le rang dans la famille. Le rôle du père est ici de transmettre son nom mais aussi l'idée qu'il se fait de la lignée en tant qu'essentiellement succession de rôles sociaux. " (1)

---

(1) Bauer et collaborateurs, article cité.

Mais si ces comportements vocationnels, ce rôle de désignation, prennent une figure univoque dans une couche sociale précise, on peut définir une sociologie du rôle du père pour une classe déterminée, et dégager la "loi du père" (au moins comme fait de moyenne) pour la majorité des étudiants, issus de la petite et moyenne bourgeoisie.

Ainsi remaniés, dans l'ordre d'une détermination des fantasmes et des rapports symboliques familiaux, les "rôles" se prêteront à un jeu combinatoire complexe, que l'unité du complexe d'Oedipe ne peut pas résumer.

Cette relativité sociologique du complexe a déjà été clairement désignée dans des termes théoriques généraux :

" S'il est apparu dans l'analyse psychologique de l'Oedipe qu'il doit se comprendre en fonction de ses antécédents narcissiques, ce n'est pas dire qu'il se fonde hors de la relativité sociologique. Le ressort le plus décisif de ses effets psychiques tient en effet à ce que l'image du père concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation; mais c'est là le fait d'une détermination sociale, celle de la famille paternaliste..." (1).

Les déterminants de ces bouleversements internes de la structure familiale sont désignés par LACAN dans le champ d'une évolution sociale où s'inscrit sans rémission le déclin de l'image paternelle. La "carence" désignée plus haut (avec les seules apparences de la particularité, pour quelques cas de névrose observée chez les étudiants) n'est qu'un pâle reflet d'une dégradation massive. Le tarissement du jeu dialectique des pulsions et des sublimations, la quête d'une référence à l'interdiction toujours fragile, semblent comme les termes fondamentaux d'une "névrose de civilisation"; les événements historiques appliquent à cette réalité un effet de sens supplémentaire.

" Un grand nombre d'effets psychologiques nous semble relever d'un déclin social de l'image paternelle. Déclin conditionné par le retour sur l'individu d'effets extrêmes du progrès social, déclin qui se marque surtout de nos jours dans les collectivités les plus éprouvées par ces effets : concentration économique,

.../

(1) J. Lacan "Circonstances et objets de la vie psychique" séminaire inédit.

" catastrophes politiques. Le fait n'a-t-il pas été formulé par le chef d'un Etat totalitaire comme argument contre l'éducation traditionnelle ? Déclin plus intimement lié à la dialectique de la famille conjugale, puisqu'il s'opère par la croissance relative, très sensible par exemple, dans la vie américaine, des exigences matrimoniales. " (1)

La possibilité d'un accès aux formes complexuelles communes aux étudiants dépend en effet du recoupement de deux ordres de données : les premières, synchroniques, doivent leur élucidation aux disciplines sociologiques. Les autres, diachroniques, détachent sur le fonds commun ainsi défini des figures modelées par l'histoire du groupe familial et la sérialité articulée des événements qui remanient dans le temps son économie libidinale.

La prégnance du fait social, et notamment de l'appartenance de classe, dans l'histoire familiale explique la constance de ces tracés biographiques (par exemple ceux des fils d'ouvriers dans l'Université) jusqu'aux niveaux inconscients, seuls révélés par l'analyse.

Le problème des médiations capables de révéler les rapports dialectiques du milieu social et de la structure de la personnalité se pose à nouveau lorsque l'étude des facteurs pathogènes, laissant le lieu privilégié de la famille, tente d'appréhender le rôle propre de l'école dans la constitution ou la fixation du trouble psychique.

Cette recherche semble s'appliquer sans distinction à tous les malades; il peut sembler vain ici de lui donner un relief particulier. L'insistance des auteurs à passer sous silence la "période de latence" pourrait décourager de cette investigation du milieu scolaire.

L'étude de l'insertion scolaire mérite pourtant quelque attention. Les conditions d'apprentissage, de jeu, de discipline, d'accès à la culture n'y sont évidemment pas identiques pour tous. Les élèves dont les parents ont déjà tracé, du fait de leurs avantages sociaux, le destin universitaire, sont justement ceux qui se reconnaissent le mieux dans l'ambiance de l'école primaire, et surtout, de l'enseignement secondaire.

---

(1) J. Lacan : ouvrage cité.

Les futurs étudiants sont donc, dans leur ensemble, les plus adaptés à ce milieu et l'inégalité sociale devant le savoir s'affirme précocement; l'adaptation au langage (vocabulaire et syntaxe) dépend évidemment des liens culturels qui nouent l'école au groupe familial.

Mais la continuité ou la discontinuité des structures familiales et scolaires se reconnaît à d'autres niveaux, idéologique, ethique, affectif.

Dans ce va et vient complémentaire ou contradictoire, se construisent des relations identificatoires, des réseaux fantasmatiques, que le groupe constitué par la classe et son maître véhicule sans aucune maîtrise. La rareté des études du milieu s'explique sans nul doute par la pauvreté des concepts applicables aux collectivités stables, aux groupes institués, quand on tente d'en systématiser les échanges dans tous les plans matériels ou verbaux, conscients ou inconscients.

Ceci expliquerait pour une part la défaillance des chercheurs devant un milieu que les praticiens, au contraire, modèlent volontiers de leurs techniques pédagogiques, risquant empiriquement des combinaisons sociales plus ou moins rentables dans l'ordre de l'apprentissage.

Nous ne ferons que rappeler au passage les tentatives de Pestalozzi, de Froebel (le Kindergarden) au XIX^{è} siècle, celles du groupe de Hambourg, thématisées par le "laisser croître" de la pédagogie "libertaire", celle de Helen Parkhurst (plan de Dalton); la méthode de Winnetka; enfin plus près de nous, encore très vivantes, les techniques de Kerchensteiner, Mme Montessori, Decroly et Dewey.

Avec les plus récentes des recherches françaises se dessine la préoccupation d'une connaissance sociologique de la classe, de ses instruments, de ses relations : c'est le courant des méthodes Freinet (coopérative de classe, imprimerie, correspondance) et ses deux scissions successives, le Groupe des Techniques Educatives et le Groupe de Pédagogie Institutionnelle. (1)

Avec les "institutionnalistes" la dimension thérapeutique (ou pathogène) de la classe est clairement affirmée : il s'agit d'en évaluer les formes et .../

(1) On trouvera une excellente rétrospective critique de ces courants dans la récente thèse d'Aïda Vasquez : "Contribution à l'étude des relations humaines dans la classe" Sorbonne, Paris, 1966.

l'intensité sans craindre d'appliquer au milieu les concepts définis par la psychiatrie clinique ou la pratique psychanalytique duelle. Du même coup, l'intérêt peut être porté sur la période scolaire de l'enfance, rendue à ses véritables fonctions structurantes :

" Il est cependant vrai que la véritable instruction, l'acquisition des connaissances techniques, objectives et efficaces, la facilitation des mécanismes intellectuels de l'abstraction et du raisonnement, ne sont possibles que dans la mesure où l'élève et le maître se sont dégagés des relations fantasmatiques; dans la mesure où ils transpassent la relation de transfert qui les assujettit, pour pouvoir devenir des sujets dans la cité. " (1)

L'élucidation du transfert, phénomène central de la psychothérapie analytique s'applique à la relation maître-élève (et au-delà de celle-ci aux relations élève-élève); il ne s'agit plus de l'instrument obligé d'une thérapeutique, mais d'une forme inapparente de relations entre sujets, décisives pour leur repérage imaginaire. Dialectisée par l'existence du groupe, la dynamique du transfert suppose possible l'approche des phénomènes inconscients dans la collectivité. Elle leur découvre une loi, une efficace propre :

" On a confondu le <u>désinvestissement</u> indispensable pour pouvoir faire des investissements nouveaux, avec le refoulement. Ce que l'enfant aura à désinvestir pour rentrer de plein pied dans la période dite de latence, est de façon successive, du nourrisson à l'écolier, toute la problématique qui concerne le vécu corporel, la relation oedipienne et les affects narcissiques qui lui ont été indispensables à la structuration du moi, peu à peu cristallisée avec les péripéties de la castration autour de l'organisation phallique génitale : cela est à désinvestir et pas à refouler. Désinvestir et investir est un processus corrélatif et dialectique, qui se place dans les processus généraux du développement des échanges avec autrui, tandis que refouler est simplement un processus régressif qui bouche toute évolution normale possible. C'est accumuler une tension quelque part, par ailleurs inaccessible. C'est retirer de la circulation

---

(1) François Tosquelles. "Pédagogie et Psychothérapie Institutionnelle". numéro spécial (2/3) de la Revue de Psychothérapie Institutionnelle (1966).

des échanges productifs un certain nombre de matériaux et soustraire ainsi de l'activité une grande quantité d'énergie : celle qui est liée à de tels matériaux et celle qu'on doit employer pour les maintenir et les garder dans la cachette de l'inconscient. "

Si une telle recherche était faite dans une perspective pathogénique, elle permettrait sans doute d'introduire une étape spécifique dans le développement, la stabilisation ou la liquidation des symptomes névrotiques ou psychotiques de l'enfant. La carrière scolaire des étudiants s'en détacherait tout particulièrement; car le choix précoce des parents, facilité par la structure cloisonnée de l'enseignement, engage les élèves dans des filières bien définies par le projet socio-professionnel qui leur sert d'horizon.

D'une façon générale, l'effet propre de l'institution scolaire est d'autant plus affirmé qu'on s'éloigne de l'impasse du Certificat d'Etudes Primaires, ou du Collège d'Enseignement Général pour emprunter la voie vers le baccalauréat et le supérieur. Mais une autre règle double la précédente, reposant sur l'inégalité sociale fondamentale devant l'éducation : le rôle structurant de l'école est d'autant plus contradictoire avec celui du groupe familial que les enfants appartiennent aux couches sociales exploitées (ouvriers, ouvriers agricoles, petits employés ou fonctionnaires, etc..)

L'éclatement social de la famille ouvrière explique d'ailleurs une résistance assez faible aux processus formateurs de l'école, où peuvent d'ailleurs être littéralement transférés les points d'application des identifications de l'enfant.

L'écologie de la condition d'étudiant n'a jamais été faite sous l'angle de ses incidences psychopathologiques.

Prenons pour exemple le problème de l'habitat et plus spécifiquement celui de l'éloignement de l'étudiant par rapport au foyer familial.

A ne le considérer que comme une manifestation éventuelle, facilitée par le milieu, d'une perturbation des relations familiales, on néglige l'ensemble des conséquences psychologiques de cette "distanciation". On constate pourtant que la vie en cité, en pension ou foyer d'étudiants détermine des modes d'insertion dans la collectivité, des méthodes de travail, des types de loisirs nettement particularisés.

Dans une étude récente, Nicole HAUTMONT, soulignant la demande d'autonomie des étudiants quelles que soient leurs conditions réelles de logement (70 % d'entre eux réclament une chambre indépendante), refuse momentanément de psychologiser la situation des étudiants dans l'espace affectif familial :

" Les désaccords familiaux concernent essentiellement les garçons. Faut-il accorder de l'importance à cette différence et considérer que les filles témoignant par leur absence de problème de leur futur conformisme social ? Ce serait croire que l'agressivité (politique en particulier) des garçons dans leur famille est et demeurera fondamentale. L'alternative est presque idéologique : ou bien nous admettons que les désaccords des garçons sont liés à leur présence dans leur famille, à une agressivité normale d'adolescents "qui se posent en s'opposant" et que cette agressivité disparaîtra la plupart du temps avec le conformisme normal de l'âge mûr, ou bien ce qui est mis en cause ce n'est plus la crise d'adolescence, mais une prise de conscience fondamentale d'une nouvelle couche sociale dans la société technicienne, prise de conscience comportant des éléments permanents qui ne seront pas résorbés à tout coup par l'entrée dans la production. " (1)

Au-delà des liens intrafamiliaux, toute l'architectonie des relations sociales dépend pour une part du mode d'habitat de l'étudiant et l'ensemble de questions relatives à l'isolement ne peut être abordé que dans cette perspective concrète d'une mise en place de l'espace social des étudiants ;

" La vie sociale de l'étudiant logé dans sa famille est moins intense que dans d'autres modes de logement. On a vu en effet qu'il participait moins à des travaux d'équipe. C'est l'une des objections les plus importantes à l'encontre de la vie en famille : le travail en équipe déborde en effet le strict terrain de l'entr'aide sur le plan des études car il permet un contrôle réciproque de la compréhension des enseignements. On peut traverser la période des études supérieures en réussissant les examens, mais en manquant l'intégration à une culture humaniste qui est un des buts visés en réalité par l'enseignement. " (2)

---

(1) "La famille comme mode de logement étudiant", N. Hautmont (attachée de recherches au C.N.R.S.) in "Le logement: pour une approche du problème. Recherches Universitaires nº 6 (1963).

(2) N. Hautmont : idem.

A cet égard, les formes de vie collective, de "conscience sociale" dans les cités universitaires semblent bien plus riches que celles des étudiants dispersés par leurs modes de logement. La concentration géographique d'individus soumis aux mêmes lois, à des rythmes quotidiens voisins, favorise l'expression de conflits ou de besoins que la dépendance familiale tient plus ou moins secrets.

La récente crise de la cité universitaire d'Antony nous semble exemplaire pour notre propos. L'enjeu immédiat, la construction d'une loge de surveillance pour un nouveau concierge, restait secondaire par rapport à l'ensemble des questions en débat entre l'association représentative des étudiants et la tutelle administrative; taux des loyers, usage des chambres, limite de la mixité, droits d'ingérence des administrateurs. La grève, les manifestations, les bagarres survenues dans la cité avec les agents de police qui s'y étaient introduits en brisant les franchises universitaires, sont autant de marques de l'intensité d'un conflit où se jouait globalement le statut de l'étudiant dans la société. La période critique permit ainsi de cristalliser des demandes jusque là confinées dans les structures même de l'association syndicale et approximativement satisfaites par les services coopératifs ou les possibilités d'expression qu'offraient les divers éléments de l'animation culturelle de la cité.

La structure objective de la Cité, l'organisation syndicale des demandes spontanées orientées vers l'expression d'une subjectivité de groupe ont opéré comme des médiations véritables d'une prise de conscience des niveaux d'intégration des étudiants dans la société globale. Et c'est comme phénomène social collectif que s'est dévoilée la revendication; nul doute que son émergence fortuite, sous la forme d'un accident psycho-affectif individuel, eut été du ressort strict de la psychopathologie.

Sans nous appesantir sur cet exemple, nous voudrions en signaler la valeur pour deux hypothèses que nous retrouverons au long de cette étude.

La première désigne l'univers spatio-temporel concret de l'étudiant comme structure de projection matérielle de ses besoins et source d'effets en retour sur les modalités d'expression de ceux-ci.

La deuxième vise la fonction désaliénante (ici au sens psychiatrique du terme) de toute prise en charge du contexte social par l'individu qui, immédiatement, tente d'en bouleverser les données. Cette fonction inconsciemment progressive, symbolisante, dialectique, peut être momentanément désignée par le terme de praxis, dans sa signification générale d'une relation active entre le sujet et l'objet.

L'exigence d'autonomie, avec l'ensemble de ses implications affectives et sociales n'est pas une simple résultante d'interdits refusés, de contraintes contestées. Elle s'inscrit elle-même, dès son apparente acquisition, dans un système de causalité psychique déterminant pour un nombre important de comportements sociaux dont la structure du budget individuel peut constituer l'épure :

" Le facteur d'autonomie, au second rang derrière le facteur géographique, détermine un clivage très net; l'étude qualitative de la structure des dépenses devrait permettre de montrer toute l'importance de ce facteur. Plus qu'au niveau du montant de la dépense, c'est, semble-t-il, dans des types de préférence constatée dans la consommation que le facteur joue à plein et apparaît finalement comme décisif quant au comportement et à l'attitude socio-économique de l'étudiant. " (1)

On peut objecter que cela n'a rien de commun avec le problème des "investissements familiaux". Mais loin de juxtaposer l'ensemble des relations familiales et les autres systèmes d'intégration sociale, nous voudrions en montrer les corrélations. Il ne s'agit pas de faire de l'étudiant un simple carrefour de systèmes relationnels en déclarant, par exemple, après avoir mis largement en valeur l'importance du milieu familial, que :

" Les liens avec les autres milieux sont, à notre avis, beaucoup moins importants lorsqu'on étudie l'évolution de la personnalité. " (2)

---

(1) De Lapparent, Delanoé, Boitard, Desrosières, Masson, Chiset, Picheral : "Le budget de l'étudiant". Recherches Universitaires, n° 6, (1964).

(2) Brousselle, Lab. Levy : ouvrage cité.

Il faut au contraire étudier la répartition, la réciprocité de perspective des différentes structures d'accueil, la diffusion ou la concentration des investissements, la structure externe (institutionnelle) des supports sociaux proposés à l'étudiant dans la dynamique de son évolution libidinale.

Il existe en effet de nombreuses variations entre les cas extrêmes de l'étudiant d'une Grande Ecole vivant chez ses parents et l'élève de l'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon, vivant loin de sa famille, avec l'autonomie d'une bourse complète d'études; chacune de ces situations nécessite une analyse du contrepoint formé par le milieu familial et le cadre universitaire proprement dit.

Au delà de ces divers niveaux d'approche d'une "condition étudiante", c'est la méconnaissance générale des déterminants psychiques liés à l'origine sociale qui reste la plus frappante pour une critique des méthodes de la psychopathologie sociale appliquée à ce milieu original.

Il paraît évidemment illusoire de mettre sur un même plan des étapes du développement de la personnalité dans des milieux socio-culturels diversifiés, en en décrivant les péripéties univoques, des mécanismes communs. On aboutit ainsi, par excès sociologique, à reconstituer une entité sociale artificielle, véritable "classe d'étudiants" générique, homogène dans son destin; ce choix valorise le "hic et nunc" universitaire, une phénoménologie du "drame actuel" de l'étudiant.

Nous avons noté, à chaque étape de cette rapide étude du milieu, l'influence décisive de l'origine sociale. Le fait que cette influence se marque au travers d'une multiplicité de médiations n'infirme pas sa force et sa constance.

Peut-on, sans risquer une généralisation abusive, mettre sur un même plan significatif la révolte agressive des crises identificatoires post-pubertaires chez un fils d'ouvrier et chez un fils de haut fonctionnaire ou membre d'une profession libérale ? Doit-on désigner des mêmes termes analytiques le sentiment de dépendance du fils de patron et la solidarité tribale de l'étudiant d'origine agricole ? Autant de questions derrière lesquelles se profile une détermination sociale fondamentale, dont il faut abstraire les manifestations concrètes pour chaque cas.

.../

Sur 38 garçons soignés durant l'année 1961-1962 dans le Bureau d'Aide Psychologique Universitaire de Rennes, 15 étaient fils d'exploitants agricoles et avaient des difficultés d'adaptation sociale du fait de leur origine rurale; " Ils manquent ou ont manqué au début de leurs études d'aisance verbale, se lient difficilement et plus lentement avec leur entourage que les garçons de la ville et se trouvent plus qu'eux coupés du milieu familial. D'autre part ils ont souvent des parents qui font des sacrifices d'argent pour leurs études et le travail, dans leur contexte familial, est fortement valorisé. Tout échec toute période de paresse même donnent à l'étudiant un sentiment de culpabilité."(1)

Une étude récente de BOURDIEU et PASSERON a bien mis en valeur l'inégalité sociale devant l'acquisition linguistique; les auteurs y voient la raison d'une notte hiérarchisation des aptitudes dans l'Enseignement Supérieur.(2)

Nous pensons que ces clivages déterminent en retour, selon le degré d'adaptation universitaire des étudiants, les formes et l'intensité des liens qui l'attachent au milieu familial.

Nous ne considérons pas la structure familiale comme la "base" de l'évolution psychique ultérieure dans les milieux polymorphes de la période d'études, mais préférons l'envisager comme un système susceptible de modifications permanentes et, par conséquent, surdéterminé.

Ces quelques notes méthodologiques introduisent l'essentiel de notre exégèse pour un autre niveau d'approche de notre sujet.

---

(1) Guy Droniou et collaborateurs : "L'adaptation des étudiants d'origine agricole à l'Université". Recherches Universitaires, nº spécial 1962.

(2) "Les Héritiers" P. Bourdieu et J.C. Passeron, éditions de Minuit, 1964.

2 - PROBLEMES DE SEMIOLOGIE ET MILIEU ETUDIANT

Le terme de "milieu",sociologiquement imprécis, désigne pourtant assez bien le cadre d'existence de l'étudiant; nous rejetons la tentation de parler de "l'institution universitaire" pour désigner l'ensemble social qui déborde largement les structures propres de l'enseignement. Nous tenterons de corriger cette imprécision en dégageant quelques modes d'inter-relations entre l'"intra" et l'"extra" universitaire.

Le schéma qui tend à représenter la névrose (ou la psychose) comme un ensemble de symptomes constitués et stockés propose corrélativement une conception rétrécie du rôle du milieu, lui assignant une fonction essentiellement projective.

C'est la démarche habituelle des cliniciens dans leur approche des maladies mentales chez les étudiants : l'effet de "dilution" symptomatique leur semble prééminent; aucune des situations concrètes vécues ne leur paraît potentiellement pathogène et susceptible de renforcer ou atténuer les processus morbides.

Le milieu étudiant, dans cette hypothèse, est pur terrain d'expression, riche d'une panoplie d'expédients, d'alibis et de faux-fuyants dont l'utilisation est plus ou moins commode et consciente; le psychiatre ne doit pas s'y laisser égarer, sous peine de manquer l'essence des troubles, littéralement masqués par une superficielle pathologie d'ensemble.

Ces présupposés s'éclairent tout particulièrement à l'analyse des positions des auteurs sur les "perturbations relationnelles", l'"autisme", le "repliement sur soi", l'"indifférence".

.../

On déclare volontiers que les perturbations fondamentales sont "facilement tamponnées en raison des possibilités de modifications de l'entourage" et on cite souvent le schéma suivant, parfaitement exemplaire :

" Un conflit familial pourra n'être pas perçu lors d'un départ de l'étudiant de sa famille, plus ou moins rationalisé : facilité matérielle, conformité à certaines idées reçues, etc.. C'est alors qu'on peut se méprendre sur la signification des difficultés économiques. En effet, il n'est pas rare de rencontrer des étudiants dont les difficultés économiques seraient moindres s'ils acceptaient de rester dans leur milieu familial. Ils donnent toujours de bonnes raisons, dans ce cas, pour légitimer leur départ prématuré. En réalité le processus est le suivant : il y a un conflit latent dont personne n'a pris conscience, un prétexte (1) quelconque paraît obliger l'étudiant à se retirer de sa famille et accroît apparemment les difficultés économiques qui sont alors déjà la première conséquence des troubles et non point leur cause. " (2)

En d'autres termes "les jeux étaient faits" et le milieu ne sert que de support d'explications ou de système de déguisement. C'est l'idée contenue dans le terme de "prétexte", qui ne veut accorder a priori aucun intérêt aux justifications immédiates d'une revendication consciente. On s'interdit ainsi, en reprenant l'exemple précédent, d'envisager réellement la situation de précarité sexuelle de l'étudiant, le rôle des interdits familiaux et des sollicitations de la mixité universitaire, l'aspect concret, tout-à-fait pragmatique, de la demande d'un logement indépendant; il s'agit en effet bien plus d'une réalité sociale ou d'un fait de culture que d'une situation individuelle, aisément explicable à partir de stéréotypes familiaux. Mais on retrouvera ce type d'approche pour tous les phénomènes de groupe chez les étudiants dont la plupart des études veulent souligner la fluidité, le manque de systématisation :

" Il en est de même dans les relations avec les camarades : il est très facile de changer d'hôtel, de chambre ou même de bistrot, les groupes de travail sont suffisamment mobiles. Ainsi les difficultés relationnelles apparaissent au pire

.../

(1) souligné par nous.

(2) Brousselle, lab. Léby, ouvrage cité.

comme une certaine instabilité des relations qui n'est, dans le fond, pas tellement différente de l'instabilité normale à cet âge et dans le milieu que nous avons défini ... " (1)

Il nous semble nécessaire pourtant, avant toute affirmation de ce genre, de décrire succinctement les types de relations possibles dans les milieux universitaires, qu'il s'agisse de relations pédagogiques ou inter-estudiantines, de rapports de travail ou d'échanges affectifs et sexuels.

L'étude de ces relations-clefs permet une approche plus serrée de la "pathologie relationnelle" et nous voudrions en signaler quelques aspects.

Il n'est pas possible de reprendre dans le travail les travaux consacrés à la relations pédagogique dans l'Enseignement Supérieur depuis que les responsables syndicaux en ont postulé, comme étape stratégique dans une lutte pour la démocratisation de l'enseignement, l'inéluctable transformation.

Il peut sembler arbitraire de désigner sous le vocable de "relation" des situations aussi diversement déterminées que celles de la pédagogie et de la thérapeutique.

Mais il est difficile de les séparer par une ligne de démarcation ayant quelque caractère de précision. Ici et là s'accomplissent des échanges dont la réciprocité semble toujours près d'être compromise; le principe d'autorité, la mystique de la hiérarchie guettent la symbiose de ces couples sociaux artificiels, l'élève et son maître, le malade et son médecin. Nous retrouverons ces identités dans le domaine de l'intervention psychothérapique.

Ce que la psychologie dynamique et la psychanalyse nous apprennent des mécanismes inconscients de la relation duelle ne devrait pas nous inciter à figer en en donnant un pur portrait psychologique, ce rapport humain particulier, conçu comme un stéréotype. Il nous faut au contraire chercher dans le complexe de déterminations de la relation institutionnelle, tout ce qui, de l'extérieur, la modèle, organisant le support de la totalité de l'échange, y compris son matériel fantasmatique conscient ou inconscient.

---

(1) Brousselle. Lab. Lévy idem.

La plupart des études ont eu le mérite de dégager la relativité formelle du rapport pédagogique de son essence intangible, apparemment inégalitaire.(1) L'ontologie de cette relation, fondée sur le passage du non ou du moins-savoir vers le savoir ou le plus-savoir, ne peut expliquer la totalité des structures sociales verticales et disciplinaires auxquelles elle continue à donner une caution axiomatique.

" Bien des traits renvoient à cette morale professionnelle; l'universitaire ne se sent vraiment tenu qu'aux charges qu'il peut retraduire en termes de vocation personnelle. Ainsi manifeste-t-il un attachement éthique à l'autonomie de son labeur artisanal. Lui font également peur le travail en équipe, l'immixtion de ses collègues, (étant entendu que ses supérieurs ne sauraient intervenir puisqu'il ne veut pas s'en reconnaître et qu'à la limite il n'en a pas), l'ingérence de ses étudiants, la tyrannie du programme, lequel ne saurait être prétexte à ses libres variations, bref tout ce qui ressemble à l'emprise d'une organisation. " (2)

Ce faisant, le corps professoral obéit, au delà de son apparent statut libéral, à un ordre de parole, d'échanges et de relations fondamentalement déterminés par l'organisation de l'institution universitaire.

" Le système français ne peut que renforcer cette tendance à l'insularisme intellectuel. La centralisation bureaucratique, le cloisonnement des facultés, le gigantisme parisien, dissimulent et autorisent l'absence de contacts entre disciplines et même entre collègues. La "liberté universitaire" est avant tout la liberté des individus : non celle des facultés et universités. Le monologue en est la forme-limite qu'incarne le cours magistral. Si le cours magistral, peu défendable pour son efficacité pédagogique, persiste victorieusement, c'est que son attirance vient d'ailleurs. C'est une prouesse, une preuve de supériorité individuelle, un tour de force devant lequel l'étudiant se recueille pour ne pas troubler le virtuose. En ce sens, l'enseignement est

.../

(1) Voir notamment "la signification politique des rapports pédagogiques dans l'université". J.P. Milbergue. Temps Modernes. Avril 1965.

(2) "L'universitaire" Emile Bouparcytre. Esprit, mai-juin 1964.

un héroïsme (ou un plaisir) solitaire. Un professeur français n'a pas de collègues lorsqu'il s'agit de son cours. Il n'en discute guère, ne le montre pas, n'invite qu'exceptionnellement un de ses pairs à y assister pour le critiquer. C'est son domaine réservé, sa perfection personnelle, inimitable et donc un peu au delà de la critique et de l'échange. "

Cette critique est d'autant plus lucide (et ironique) qu'elle met en balance les comportements du maître et de l'étudiant, liés par le processus d'enseignement, la méthode. Mais au delà du mode d'apprentissage se profile une conception spécifique du rôle de l'étudiant, de la nature du savoir, de l'acculturation.

En ce sens, contenu et méthodes sont partiellement liés dans le dispositif institutionnel : la "passivité" des étudiants fait partie de la chaîne phénoménale nécessaire pour la transmission d'un savoir à la fois éclectique et autoritaire. Dans cet ensemble de connaissances la part de critique rationnelle doit être rigoureusement réservée, à la fois dans l'espace (les spécialistes, théoriciens, épistémologues, philosophes) et le temps (seuls quelques cours baclés situent la discipline dans le champ des connaissances, fondant son objet, sa pratique et sa théorisation).

Mais parce que l'enseignement n'est rien d'autre en définitive qu'un mode d'échange particulier au sein d'un groupe, chaque membre du groupe s'en trouve marqué dans son existence sociale, rôles et statuts distribués, sans recours possible.

" Entre lui et ses étudiants, le professeur interpose la barrière du cours magistral. On pourrait concevoir que l'étudiant ait pour obligation de se procurer, selon les conseils du professeur, certaines informations nécessaires, des lectures à faire, une documentation à rassembler ou à consulter. Mais la logique du cours magistral, rond et complet comme un oeuf, veut qu'il fournisse lui-même toute l'information. Pour les autres questions du programme, celles qui ne sont pas traitées dans les cours, on laisse aux étudiants le soin de se documenter eux-mêmes en leur donnant pour tout guide un modèle par définition inimitable. La perfection du cours magistral est celle d'un chef-d'oeuvre : on l'admire pour lui-même, il serait mesquin et déplacé de demander à quoi

.../

il sert. Son complément nécessaire, c'est l'étudiant-spectateur, à qui on se réserve d'ailleurs, de reprocher, le jour de l'examen, sa passivité. " (1)

L'individualisme des étudiants, leur suggestibilité dépendante, leur isolement dans les structures universitaires, le recours aux manifestations ludiques du chahut (ou de la "sèche", matérialisation choisie d'une exclusion à laquelle tout sollicite l'étudiant) sont des faits trop connus pour que nous enrichissions le constat d'anecdotes supplémentaires.

Qu'elles qu'en soient les causes, certaines de ces relations instituées ont la pertinence de modèles inducteurs et leur efficacité dans le processus de socialisation des étudiants dépasse largement le moment de l'apprentissage pour se manifester dans de multiples aspects de leur vie relationnelle.

Il nous faut en effet rompre définitivement avec l'imagerie d'une université libérale et ne pas surestimer le polymorphisme du milieu, la plasticité de l'environnement social de l'étudiant.

Les conditions de l'assiduité se sont rapidement modifiées depuis quelques années : dans certaines disciplines, la présence de l'étudiant sur les lieux des cours est fortement contraignante.

Elle peut interdire toute possibilité de "travail noir", tout essai de compléter un budget trop court. C'est par exemple le cas des étudiants en médecine, chez qui l'inégalité sociale devant les études s'accroît chaque année depuis l'instauration de la Réforme des études médicales, partiellement comblée par une élévation insuffisante du nombre et du taux des bourses.

Il serait également faux de croire que "les groupes d'étudiants sont très peu structurés". L'organisation du travail universitaire a tenu compte, ici comme ailleurs, des formes les plus propices au meilleur rendement.

La taille, la survie, la composition des groupes de travail sont ainsi progressivement délimités, avec un écart aux prévisions toujours plus étroit. Les revendications syndicales du Groupe de travail universitaire ont trouvé auprès des administrateurs un écho d'autant plus fort qu'elles représentaient,

.../

(1) souligné par nous.

une fois dépouillées de leur visée stratégique et réduites à la seule dimension pédagogique, des essais de réformes parfaitement adaptées aux objectifs de la planification universitaire. Des soucis de rentabilité ont enserré progressivement les étudiants dans un tissu d'épreuves strictes, marquées par des résultats de plus en plus sélectifs; la mise en place, dans les secteurs scientifiques notamment, d'enseignements "courts", destinés à la formation de "cadres moyens", de techniciens, voire d'ouvriers ultra-spécialisés, affirme, dans la perspective des réformes introduites par le plan Fouchet, une nette tendance de l'Etat à peser directement sur les choix et les orientations des étudiants; les "mécanismes d'évitement", chers au sémiologistes qui se penchent sur le milieu étudiant, deviennent inopérants dans un système concurrentiel aussi nettement rigidifié par l'objectif de satisfaire des échéances socio-économiques que la statistique prévisionnelle permet de préciser correctement.

Si l'exemple américain peut mieux préciser le sens de l'orientation, il faut donner toute sa valeur à la description récente qu'en a fait un quotidien français, dans le cadre d'une étude détaillée des milieux "intellectuels" des Etats-Unis :

" L'université apparaît à l'étudiant comme le symbole d'une société à la fois archaïque dans son refus d'engagement et ultra-moderne dans la mesure où elle ressemble de plus en plus à un vaste complexe industriel. L'université n'est plus un foyer de culture autonome, mais une machine à fabriquer des employés pour les diverses administrations. Selon les termes du président de Berkeley, l'université est "une machine à enseigner, un producteur, un grossiste, un détaillant en matière grise". Il faut lui servir des intérêts multiples (d'où le terme de "multi-versité") ceux du gouvernement fédéral dont les fonds seront affectés à la recherche nucléaire, ceux du gouvernement local, qu'influencent les groupes de pression régionaux, et ceux de l'industrie enfin, qui subventionnent l'université afin que soient formés des cadres "sur mesure". Dans ces monstrueuses universités, dont Berkeley est le prototype avec ses vingt-sept mille étudiants et douze mille enseignants et salariés de toutes catégories, les étudiants ont l'impression d'exister ni pour l'administration, "invisible", ni pour les professeurs débordés par leur nombre, incapables de les connaître

.../

individuellement, parfois contraints d'embaucher des contractuels plus ou moins compétents pour corriger des copies. L'étudiant a l'impression de n'être plus qu'un pion, ou plutôt une carte perforée : il dramatise sa situation en épinglant sur sa chemise une carte I.B.M. sur laquelle il souligne les mots "fragile, prière de ne pas plier". (1)

Sur un autre plan, les loisirs des étudiants semblent tributaires, pour une grande part, des conditions de leur travail universitaire, parce que les temps libres se modèlent sur la structure temporelle des cours et travaux pratiques, aussi parce qu'ils tendent à combler un vide culturel, laissé par le secteur organisé de l'éducation à l'extra-universitaire. (2)

La vie culturelle des étudiants n'est pas étrangère aux exigences des institutions qui règlent leur travail. Mais cette dépendance n'exclut pas celle qui relie les "pratiques culturelles" et les types de loisirs à l'origine sociale.

Ces dernières constatations permettent à certains auteurs d'hypostasier la règle selon laquelle :

" Si l'on apercevait que l'acquisition des connaissances organisées obéit encore en ces nouveaux domaines à la logique qui régit l'acquisition des savoirs les plus scolaires (en sorte qu'on y observe les effets habituels des facteurs de différenciation comme l'origine sociale ou le niveau de réussite scolaire), il faudrait en conclure que l'inégalité devant l'école enferme le principe de toutes les inégalités devant la culture. " (3)

BOURDIEU et PASSERON montrent bien, par leurs analyses de goûts et connaissances des étudiants, le rôle toujours persistant de l'origine sociale dans la constitution d'une personnalité culturelle, d'une érudition, voire d'un snobisme intellectuel; le théâtre, l'art cinématographique, la musique et la peinture sont des domaines inégalement partagés. A savoir égal, les connaissances n'ont pas la même signification : pour les uns, le minimum vital de la culture d'un milieu social, pour les autres, les armes d'une conquête de ces milieux.

---

(1) Pierre Dommergues : "les intellectuels dans la société américaine". Le Monde, 12.4.1966.

(2) "Le dimanche des étudiants en sciences de Paris". Recherches Universitaires, (1963).

(3) "Les étudiants et leurs études". Bourdieu, Passeron, M. Eliard. Cahiers du Centre de Sociologie Européenne. Mouton (1964).

Mais le monde des loisirs, comme celui de la culture universitaire ou "mondaine" subit l'effet d'intégration propre des médiations institutionnelles; ces dernières impriment une marque profonde sur le fond des inégalités originelles, aboutissant lentement à satisfaire les finalités mêmes de l'université, lieu d'une nécessaire homogénéisation idéologique et culturelle.

C'est à ce pouvoir"égalisateur" (volontiers mis en avant par la classe dominante) que nous devons nous intéresser, puisque dans l'ordre des fonctions de l'université, il ne peut être que conforme aux types de cadres, techniciens, intellectuels, administrateurs et dirigeants que l'Etat y prépare. Il faut encore ici réduire la part du hasard :

" le progrès technique exige que non seulement les avocats, professeurs ou médecins, mais aussi tous ceux qui auront quelque responsabilité dans le monde des affaires, de l'industrie, de l'administration, de l'agriculture même, bénéficient d'une culture supérieure, intellectuelle et morale. " (1)

Le contenu, les formes, les conditions de l'enseignement véhiculent cette culture dont les étudiants sont les vecteurs. Un système de déterminations globales peut partiellement uniformiser le milieu, ses canaux de communications, ses conflits.

C'est dans ce cadre qu'il nous faut tenter de situer une symptomatologie psychiatrique des étudiants. Mais s'il est possible de ramener la plupart des symptomes à des modèles significatifs, repérables dans l'éventail nosographique, il serait illusoire, dans une perspective clinicienne, d'opérer une <u>réduction</u> du "drame" (2) psychique à son noyau sémiologique général, sous peine d'appliquer à la maladie une entreprise thérapeutique extérieure aux situations où elle se déroule spécifiquement.

On hésitera par exemple à donner une image aussi succincte des <u>phobies</u> de l'étudiant :

" La phobie des cours est certainement la plus fréquente : on voit dans ce cas

---

(1) Voir notamment les deux études de Pierre Jaccard : "Politique de l'emploi et de l'éducation" (Payot 1957) et "Sociologie de l'Education" (1962).

(2) Pris dans l'acception que lui désignait Politzer dans "La crise de la psychologie contemporaine". (Editions Sociales).

un sujet qui ne se rend jamais aux cours et prend une attitude faussement désinvolte, ridiculisant l'infantilisme de ses camarades assidus, vantant la meilleure rentabilité d'un travail à domicile, avec les cours polycopiés. "

Ou, quand il s'agit de l'obsession :

" Les obsédés peuvent facilement faire bonne figure. Des facilités verbales souvent développées, une organisation rituelle, une fausse rigueur scientifique donnent un impression de travail sérieux dont l'improductivité liée aux compulsions, au perfectionnisme, ne fait sa preuve qu'au moment des examens. "

On peut déjà douter du caractère de "preuve" des examens, Les études docimologiques ont suffisamment prouvé ce que les correcteurs y mettaient de leur personnalité (ou de leurs symptômes). Les corrections croisées, les doubles notations dans le temps font la démonstration d'une étonnante instabilité des critères et des procédés de la correction; seules les courbes de Gauss rendent compte de cet effet de dispersion autour d'une moyenne plus qu'hypothétique. (1)

Si on considère par ailleurs la forme des examens (questions à choix multiples) ou le rite des épreuves de concours (questions de cinq ou six minutes) des actuelles études de médecine, on sera tenté d'y reconnaître les conditions d'une véritable névrose obsessionnelle expérimentale. Il ne s'agit que d'un exemple, mais la mécanisation des épreuves est en cours dans un grand nombre de secteurs, ajoutant ses effets anxiogènes propres aux situations d'émulation créées par toute sélection universitaire.

Les examens, dans un nombre important de disciplines, confinent aux concours; la proportion des reçus se stabilise pour chaque année d'études, quelles que soient les variations introduites dans les conditions d'enseignement. C'est là le témoignage le plus patent de l'action isolée du seul critère démographique dont l'exigence se fait encore plus pressante de l'arrivée dans l'Enseignement Supérieur de la vague de l'après-guerre.

---

(1) Examens et docimologie. H. Pieron. Collection "le psychologue". P.U.F.

La pathologie de l'échec dans la plupart des études cliniques, ressortit à la névrose certaine :

" Les malades font souvent remonter les difficultés ou les épisodes dépressifs à un échec à un examen. Il est vrai que celui-ci apparaît souvent comme la cause déclenchante d'un accès, mais il représente plutôt la consécration d'un échec déjà ancien, c'est-à-dire d'une difficulté au travail déjà solidement installée et que l'étudiant méconnaissait totalement .. "

Mais cette pathologie est en définitive étrangère à la situation révélatrice qui ne fait que la désigner.

Nous préférons, avec DANON-BOILEAU (1), rechercher un terrain psychique et apprécier l'importance d'une pathologie collective dont on peut ébaucher les termes essentiels : l'intellectualisation narcissique, la perte de contact avec le "réel", l'instabilité affective. Mais le correctif introduit par l'auteur est l'apport le plus juste à la compréhension de ces troubles :

" Bien entendu, ces névroses de caractère sont précédées souvent par une longue évolution dans laquelle la situation et le mode de vie des étudiants jouent un rôle de premier plan. DIATKINE et FAVREAU, dans leur rapport sur le caractère névrotique, insistent sur l'importance des "facteurs dépendant plus directement des aptitudes et de l'insertion sociale". Or, comme nous l'avons vu, il se produit au moment de l'entrée dans la vie de l'étudiant une séparation qui oblige à désinvestir des liens objectaux anciens, alors que les conditions nouvelles de milieu ne lui apportent, en contre-partie, que peu d'occasion de créer de nouveaux rapports. D'un autre côté, ces mêmes auteurs signalent l'influence favorable d'une situation "qui permet au sujet" de jouer un rôle valorisé; ainsi "il peut récupérer une partie de l'énergie bloquée dans les défenses narcissiques. "

" Mais tantôt du fait des difficultés d'insertions sociales, l'étudiant n'a pas l'occasion de jouer un tel rôle valorisant; tantôt il ressentira ce rôle comme insatisfaisant parce que se situant dans un environnement composé de sujets plus ou moins comparables à lui-même, incertains, dépendants, inachevés. Ceci peut favoriser, entre autres réactions, la fuite de tout contact humain; le refuge

.../

(1)"Problèmes posés par l'Hygiène Mentale des Etudiants." Danon-Boileau. L'Evolution Psychiatrique (année 1956) fascicule IV (oct-déc.)

dans l'intellectualisation compensatrice, seul moyen qui reste à sa disposition pour se valoriser dans l'immédiat. "

On peut bien entendu contester l'interprétation précédente; elle n'en est pas moins soucieuse de trouver dans le milieu même où se joue le sort d'une névrose, les instruments de sa maîtrise, ou les raisons essentielles d'une mise en valeur, avec son cortège de pérégrinations sociales et de phénomènes d'inadaptation.

Nous suivons donc délibérément la position de l'auteur (abandonnée à tort par ses collaborateurs dans leurs textes récents) quand il affirme que :

" Il nous semble que les problèmes de groupe prennent un relief d'autant plus accusé que l'étudiant, séparé du milieu familial, ne se rattache pas à un cadre social défini. "

L'organisation microsociologique des étudiants, axée ou non par le travail, est loin d'être anarchique. Elle se forme sur la base des objectifs désignés par les programmes, assurés par les épreuves universitaires. La durée, le rythme et le fonctionnement des réunions d'étudiants dépendent de ces nécessités extérieures aux désirs individuels. Le fait que ces groupes juxtaposent les efforts plus qu'ils ne les dépassent vers l'activité d'une équipe, échappe également à la volonté des participants : la nature du travail, le caractère strictement individuel de la sélection en sont essentiellement les responsables. La situation pédagogique n'est pas la base du système, mais une de ses plus voyantes superstructures. Elle n'en possède pas moins une valeur particulière dans la mise en place des normes qui régissent la relation de l'étudiant au savoir et à l'autorité. A ce titre, elle mérite l'attention clinique que requiert une "perturbation relationnelle"; son extension sociale n'infirme pas son caractère pathologique.

Le rapport pédagogique entraîne dans son sillage des comportements psycho-sociaux adequats à la structure du lien maître-élève qu'il postule.

Il faut ici en discuter le caractère de rupture ou de continuité avec les modèles relationnels familiaux, ceux de l'école primaire,et du lycée, noter les formes pédagogiques homothétiques, les aspects propres au Supérieur. On notera

.../

enfin la récente "secondarisation" des Facultés.

Il semble que la rupture soit plus profonde chez les fils d'ouvriers, issus de milieux sociaux qui se reconnaissent mal dans la langue, les jeux et les valeurs de l'université.

Avons-nous le droit de parler encore de "difficultés relationnelles" comme de données symptomatiques individuelles ?

Si ces difficultés se réfèrent à la communication verbale, elles relèvent en grande partie de la discrimination linguistique que suppose l'inégalité sociale.

" La production de l'étudiant est aussi purement verbale; il paie de mots lui aussi parce que seuls les mots paient. En fait, de façon évidente, dans les disciplines littéraires, et plus sournoisement il semble, dans les disciplines scientifiques, l'aptitude à manier le langage scolaire reste le facteur principal de la réussite aux examens. C'est même là une des médiations les plus importantes (bien que la plus cachée) entre l'origine sociale des enfants et leur destin scolaire. Ce n'est pas seulement là où l'on en voit le plus facilement l'influence, c'est-à-dire dans les épreuves de langage, que les inégalités tenant au milieu linguistique familial font sentir leur efficience, c'est plus généralement dans toute épreuve intellectuelle supposant le déchiffrement ou le maniement de structures complexes auquel prépare inégalement l'apprentissage d'un langage inégalement complexe selon les milieux familiaux. En outre, ce qui est acquis dans un milieu social donné c'est indissociablement un langage et un rapport au langage et, plus précisément, à la valeur du langage. " (1)

Si les perturbations relationnelles, hors du terrain des communications verbales strictes, désignent un univers de difficultés affectives, elles tombent dans la banalité des situations attributives des étudiants; c'est le dénominateur commun actuel des troubles relationnels, la toile de fond signifiante de toute expression névrotique individuelle.

La reconnaissance d'un symptome exige dès lors l'etude des mécanismes de mise en signification du psychisme inconscient dans l'ordre structuré symbolique des institutions qui lui sont plus ou moins perméables.

(1) "Langage et rapport au langage dans la situation pédagogique". Bourdieu et Passeron. Temps Modernes. Septembre 1965.

Quand les perturbations existent, elles n'ont de valeur symptomatique qu'au regard de leur cadre signifiant, dont elles se détachent, forme sur fond, pour apparaître avec la force des signes : mouvement d'abstraction, composé par une raison clinique, qui seul renvoie à la structure dynamique de la personnalité, prise dans ce réseau d'expressions collectives. Quand les troubles ne sont plus perçus, il est illusoire d'en imaginer la nature essentielle.

Une telle attitude sémiologique condamnerait l'hypothèse qui ne voit dans des situations conflictuelles présentes que de purs "alibis". Le milieu fournit en effet une efflorescence de symptomes insérés dans les chaînes de causalité sociale de l'institution universitaire et des annexes. L'échec aux examens, même répétitif, devient la règle dans certaines disciplines et perd toute signification pathologique en soi. Il peut cependant représenter un véritable traumatisme déclenchant; cela dépend aussi pour une part des conséquences particulières d'une élimination, des possibilités d'une reconversion, des aptitudes et des moyens que celle-ci requiert.

La méconnaissance du milieu social frise la résistance (au sens freudien) quand on en arrive néanmoins à déclarer qu'"un deuxième alibi est représenté par la mauvaise organisation universitaire"; on sait que cet "alibi", préoccupation du syndicalisme étudiant depuis plusieurs années, tient une place prépondérante dans ses revendications.

On peut parallèlement affirmer que "les revendications justifiées des étudiants sont utilisées pour exprimer la revendication affective"; il n'en est pas moins difficile de faire la part de l'une et de l'autre et de juger leur degré de compénétration. Le déplacement intervenu dans l'institution peut en effet retarder une prise de conscience nécessaire; mais elle peut également en modifier la nature, et par là même, opérer un changement décisif dans le contenu latent de l'expression névrotique.

C'est dans cette dialectique de l'apparition symptomatique que se fait le passage de la névrose à la souffrance, de la souffrance à la conscience d'une "aliénation". Et les termes de Karen HORNEY sont ici transposables :

" Si j'admets que le conflit entre les désirs individuels et l'oppression sociale est la condition nécessaire de toute névrose, je ne crois pas qu'elle en soit

.../

la condition suffisante. L'antagonisme entre les désirs individuels et les exigences sociales n'entraîne pas inévitablement de névrose, mais peut conduire aussi bien à des restrictions dans l'existence, c'est-à-dire à la suppression ou au refoulement des désirs, en termes généraux : une souffrance réelle. Une névrose ne nait que si ce conflit engendre de l'angoisse et si les tentatives d'apaiser cette angoisse entraînent à leur tour des tendances défensives aussi impérieuses qu'incompatibles. " (1)

La notion d'"alibi" ne laisse pas d'être équivoque; elle sous-entend un jugement dans l'ordre de l'intentionnalité.

Les éléments, situations, termes, statuts, rôles que propose le milieu au déploiement de l'instance imaginaire représentent plutôt une symbolique, au sens où son étude relèverait de la sémiologie générale. On pourrait en effet analyser la "voie obligée" de l'expression pathologique dans le défilé institutionnel de l'université, en reconnaître les repères signifiants essentiels et constants. L'étude de cette trame permettrait de mettre en place un système cohérent de traduction, première étape vers l'interprétation et la maîtrise psychothérapique de la relation transférentielle.

Mais il faudrait au préalable abandonner le schématisme des cadres nosographiques trop manifestement liés à des hypothèses génétiques discutables, (organicistes, organo-dynamistes, phénoménologiques, psychosociologiques, etc..) Ce serait rendre au milieu son pouvoir "pathoplastique" (2); et ne considérant plus les symptômes comme de simples perversions des signes inaltérables fondamentaux de la maladie, faire naître les chances d'une étude systématique du milieu pathogène.

---

(1) "La personnalité névrotique de notre temps". Karen Horney, l'Arche.

(2) Pour reprendre l'expression d'Oury.

3 - L'INTERVENTION THERAPEUTIQUE : GROUPES ET ORGANISATIONS D'ETUDIANTS

C'est délibérément que ce chapitre néglige les interventions thérapeutiques duelles. Non qu'elles soient inefficaces; mais elles abolissent en quelque sorte dans l'acte de soins la spécificité que celui-ci postule.

Toute prise en charge d'un étudiant exige la connaissance et la possibilité d'utilisation d'un éventail extrêmement complexe de possibilités thérapeutiques, faisant jouer des groupes multiformes, diversement structurés, inégalement outillés pour cette intégration sociale que vise le traitement. Même la psychothérapie duelle ne peut se passer de ce complément actif, chemin par où s'engage une réadaptation, un retour aux normes sociales. Ainsi commence un processus qui conduit l'individu malade vers un monde dont il ne subit pas, sur le mode de l'impuissance ou de l'étrangeté, les lois essentielles; il tend au contraire à y introduire ses normes propres dans le cadre d'une activité nécessairement collective et organisée.

Le problème nucléaire semble être celui de l'institution de soins. Le terme d'institution foisonne dans les textes des équipes thérapeutiques de la Fondation(1), sans qu'on soit en mesure de reconnaître ce qu'il veut désigner.

S'il s'agit de n'importe quel système écologique clos, toute collectivité limitée prend rang d'institution. Mais si on tend à définir un système social structuré, complexe, permettant un certain type d'échanges, progressivement organisé par ses membres pour faciliter ces échanges (2), on prescrit une position et une fonction spécifiques aux thérapeutes. L'institution psychiatrique pour étudiants

---

(1) Fondation Santé des Etudiants : organisme cogéré par l'administration et les représentants syndicaux des étudiants, chargé de la gestion d'un certain nombre de structures de soin ou de prévention.

(2) "Thérapeutique institutionnelle". Ayme, Rappart, Torrubia. Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie, tome III (1964).

(dont l'exemple le plus perfectionné est la clinique de Sceaux) apparaît alors comme une structure sociale contradictoire et dynamique, jouissant d'un certain degré d'autonomie, mais aussi grandement dépendante des cadres socio-économiques dans lesquels elle s'insère, des modèles socio-culturels et des idéologies qui en imprègnent les schémas de transformation successifs. Son originalité fondamentale réside dans l'objectif de permettre la poursuite des études, une reconversion éventuelle, en tout cas le respect d'une "situation" d'étudiant dans toutes ses dimensions, affective, éthique, culturelle, relationnelle.

L'autonomie relative d'une telle structure dépend de son potentiel évolutif propre; elle est éminemment variable et tend vers zéro dans une institution totalement déterminée par le contexte social. En ce sens, la plasticité d'une prison est évidemment très faible, compte tenu de l'accumulation institutionnelle de plusieurs systèmes de contraintes additifs.

La clinique psychiatrique dispose (au moins apparemment) d'une marge de remaniement assez large, dans la sphère matérielle en tout cas.

Mais d'autres écueils, situés dans l'ordre strict des significations, peuvent faire échec à l'entreprise de "désaliénation".

Un de ceux-ci consiste en l'analyse sociologique stricte des relations inter-humaines dans l'institution; privilégiant les rôles et les statuts, les constellations centrées sur le chef, la notion de leadership ou de contestation, elle applique à un milieu contimu les concepts du "laboratoire social" an-institutionnel par définition.

Dans d'autres cas, la pratique thérapeutique entreprend la cure d'un ensemble d'individus juxtaposés sans ordre; le groupement des patients prend alors une teinte accidentelle et fortuite, ne ressortissant d'aucune manière à une loi.

En contrepoint de cette analyse des soignés, s'ordonne généralement l'étude de l'interaction des fonctions du "thérapeute", du "malade", du "pédagogue" du "personnel paramédical", etc..

Cette position s'illusionne sur la possibilité de délimiter correctement la population thérapeutique d'une institution, confondant l'intervention et

.../

l'interprétation dans un acte unique, dont la maîtrise est réservée; sa négligence des fonctions plus plébéiennes du cuisinier, du jardinier, des ouvriers de l'entretien, aura interdit de récupérer dans le champ de l'analyse et de l'action, la masse des significations inconscientes. Ces manifestations, points d'appui de l'entreprise psychothérapique, sont voués à une prompte dilution dans le terrain vague des incidents quotidiens "sans importance". Quand on sait la fragilité, la minceur, le caractère fugitif de ce que guette le thérapeute, actes manqués, signes d'angoisse, lapsus divers, ébauches d'actes agressifs ou autolytiques, intérêt labile pour un objet punctiforme de désir, on reconnaît l'immensité de ce que cette méconnaissance refuse aux instruments de la guérison.

Il nous faut donc critiquer la systématique traditionnelle du travail institutionnel, tel que l'ont définie récemment les spécialistes des problèmes des étudiants quand ils déclaraient :

" Le médecin institutionnel, lui-même psychanalyste, ne peut pas, en raison de son rôle, avoir une activité psychothérapique analytique ou que s'il est déjà gêné de ne pas pouvoir utiliser l'instrument psychanalytique, il risque davantage encore d'être débordé par les problèmes quotidiens, entamé dans son rôle de psychiatre par les nécessités mal définies liées à son caractère "institutionnel" et que lui imposent la discipline générale et l'organisation d'un pavillon. " (1)

Ce qu'on décrit ici c'est la propre aliénation du psychiatre empêtré dans quotidienneté, qui est aussi, à bien des égards, celle de ses malades; les conditions de vie dans l'institution semblent en effet hétérogènes à la relation duelle aseptique de la situation psychanalytique. La relation duelle privilégiée constitue le but et le mirage des "soignants", qui s'évertuent, paradoxalement, à préparer un type de rapport (et plus précisément de transfert) contradictoire avec les modes d'insertion des protagonistes dans l'institution. C'est dire que la collectivité peut oeuvrer terriblement dans l'ordre du mythe.

---

(1) Dans "Problèmes psychiatriques des étudiants". nº spécial de Perspectives psychiatriques : déjà cité.
(les passages soulignés le sont par nous).

La confiance accordée aux normes et règles édictées par la société globale organisée, aux fins de son fonctionnement propre, a d'autres conséquences pour l'architecture psychique du collectif des soignants, étroitement moulé sur l'ossature hiérarchique de ses prérogatives, titres et diplômes.

La "discipline" institutionnelle est alors investie de valeurs psychothérapiques certaines et l'orientation directement réadaptive tournée vers l'exercice d'une psychagogie active, détentrice de valeurs sociales positives et de modèles imitables.

Dans la logique de cette démarche, les responsables de l'institution sont tentés de définir a priori les formes d'échanges, les filières inconscientes, les champs transférentiels, le support d'identification :

" De façon schématique, les médecins institutionnels se trouvent donc être les héritiers d'une position parentale idéale, avec obligation d'allier fermeté et compréhension, de se défendre contre une tendance naturelle à se conduire en "parents" et notamment, à répondre par des contre-attitudes aux provocations masochiques. " (1)

Les rôles distribués à l'avance sont remis en usage dans la collectivité segrégée, prolongeant dans l'ordre local les systèmes et fonctions de la société vers laquelle le mouvement institutionnel draine chaque malade. Et c'est sans étonnement que nous retrouvons ici les schémas d'approche infantilisants auxquels les institutions universitaires nous avaient habitués.

La distance prise par rapport au milieu d'études, l'ignorance de ses nécessités contradictoires, n'interdisent pas une identification massive de l'institution psychiatrique au modèle mythique de l'université; la relation thérapeutique complète le trépied relationnel qui joint le lien parental avec le rapport pédagogique. Une communauté de déterminations, foncièrement culturelle, régit cette pseudo-institutionnalisation du milieu, prisonnière d'un strict conformisme social.

Un autre aspect critiquable de cette visée thérapeutique tient à son orientation pratique duelle.

---

(1) Problèmes Psychiatriques des étudiants. idem.

" Les relations des étudiants se nouent autour de leur lien préférentiel avec le médecin; quand celui-ci apparaît dans l'institution comme psychothérapeute vacataire, cette abstraction du contexte est encore plus nette. Les supports matériels et sociaux des échanges entre étudiants malades sont donc minimisés; l'organisation des rapports sociaux emprunte des canaux verticaux séparés où le sujet, aliénant-aliéné, ne se situe en définitive que par rapport aux contraintes subies ou imposées. C'est cette situation, dont les effets dans l'imaginaire relèvent d'une immédiate censure, qu'on a voulu désigner en parlant d'une "chute du coefficient de transversalité. " (1)

Le statut de dépendance des étudiants émerge dans la clinique chaque fois qu'est barrée l'accession à des formes de représentation de groupe (associations syndicales dans la clinique, club de pensionnaires, etc..) susceptibles de conduire l'essentiel de la vie sociale des participants dans des directions qui échappent aux thérapeutes et qui explicitent une motivation collective, une sorte de demande de groupe sans commune mesure avec le statut de chacun, résonnateur des potentialités individuelles qui y prennent la marque d'un sens.

Cette démarche autonome est néanmoins indispensable dans le processus d'intégration sociale où pèsent de façon décisive les instruments des sous-institutions (le café-bar, le magasin, les ateliers, le groupe de sports, le ciné-club, etc..).

Il ne s'agit pas de mettre en place dans l'institution l'appareillage de la vie sociale, mais d'y introduire les médiations symboliques plastiques qui, à distance des significations pathologiques, reflètent et modèlent leurs mutations.

En l'absence de ces médiations, révélatrices de sa vocation thérapeutique comme "totalité d'interventions", la structure de soins, si libérale soit-elle, se rapproche dangereusement d'une unité d'exclusion sociale; le fait qu'on y pratique des psychothérapies d'inspiration freudienne ne peut que servir d'alibi supplémentaire à l'atténuation systématique de toutes les formes de socialisation.

---

(1) "La transversalité". Félix Guattari, in Transfert et contre-transfert dans l'institution. Revue de psychothérapie institutionnelle. nº 1 (1965).

Une autre question est celle de l'insertion de la structure de soins dans la société globale; c'est-à-dire pour les étudiants, dans le cadre universitaire.

L'ouverture de la clinique sur le monde des études, la liberté de sortie, la mixité, le contact pédagogique, sont évidemment indispensables.

Mais le milieu secrète des organismes palliatifs ou revendicatifs, avec des services sociaux, des systèmes d'entraide, des structures gestionnaires, une approche directe des conditions de vie et de travail des étudiants. Ces structures marginales, supportant la protestation positive de leurs adhérents, sont les témoins nécessaires et conscients d'un "indéfinissable malaise" dont ils tentent de formuler le contenu et les causes.

En ce sens, les groupes organisés sont les voies de passage entre de simples problématiques individuelles, relativement inertes et privées d'un mode d'expression, et le flux plus ou moins bien articulé des vicissitudes sociales d'un milieu confronté à l'ensemble d'une société sur la base d'un dialogue, d'une négociation active et d'une pratique empruntant la voix des organisations :

" Car c'est seulement quand le noyau de l'être s'est dévoilé comme devenir social que l'être peut apparaître comme un produit jusqu'ici inconscient de l'activité humaine, et cette activité, à son tour, comme l'élément décisif de la transformation de l'être. Des relations purement naturelles ou des formes sociales par mystification des relations naturelles s'opposent d'une part à l'homme comme des données figées, achevées, immuables dans leur essence, dont il peut tout au plus utiliser les lois et saisir la structure d'objet sans jamais être capable de le transformer; d'autre part, une telle conception de l'être rejette la possibilité de la praxis dans la conscience individuelle. La praxis devient une forme d'activité de l'individu isolé, une éthique. " (1)

Nous pensons que cette description est applicable au jaillissement d'une fausse maîtrise délirante de la réalité, à la perte des repères temporels, à la spatialisation de la durée, à la recomposition énigmatique du langage du psychotique. Dans l'univers de l'institution, ce morcellement de la conscience exclue se paye d'un isolement tangible; le retour actif à l'ordre des symboles efficacement utilisés est comme un préalable obligatoire à la restructuration individuelle.

---

(1) Georg Lukacs : "Histoire et conscience de classe". Ed. de Minuit.

A l'échelle de l'ensemble du milieu étudiant, les phénomènes d'intégration sont, nous semble-t-il, analogues; ils sont pourtant bien moins passibles de l'interprétation qui leur assurerait une efficacité durable.

On ne sera donc pas surpris de l'étendue de l'intervention de la M.N.E.F.(1) A partir de l'expérience limitée des Bureaux d'aide psychologique universitaires, la mutuelle a tenté de sensibiliser l'opinion à une pathologie de milieu, en l'orientant vers l'analyse de l'institution universitaire, des cadres de vie estudiantine. Elle a progressivement dépassé le stade purement réformateur d'une prophylaxie limitée aux seuls étudiants, en prétendant rattacher la pathologie qu'elle observait à celle d'autres secteurs socio-professionnels ou de classes d'âge voisines. (2)

Mais surtout, elle a contribué à modifier le statut de la folie dans le monde universitaire, en remaniant le partage des responsabilités, les modes de prise en charge.

En effet, c'est le rapport de l'étudiant malade avec son milieu qui se transforme; la pathologie y acquiert un statut moins mythique et s'éclaire constamment de ses corollaires socio-culturels.

Cette action fondamentale n'était possible qu'en articulant les techniques de soins proprement dites avec les modes "sociothérapiques" jusqu'alors inutilisées que proposait le milieu (associations syndicales, corporatives ou mutualistes, amicales, groupes de travail, clubs culturels, groupements sportifs, unités de loisirs, structures de gestion, comités d'amphis ou de travaux pratiques, etc..)

L'intervention mutualiste, partie intégrante du milieu étudié, n'est évidemment pas étrangère au mouvement syndical, à l'effort d'une prise de conscience collective, politique, de la situation des étudiants dans la société; elle dépend des formes de revendications, des projets à long terme du milieu, de sa

.../

(1) Mutuelle Nationale des Etudiants de France, gérée par des délégués syndicaux élus de l'UN.E.F.

(2) Rappelons les travaux du Comité National Universitaire pour la Santé Mentale, du Centre d'Etudes et de Recherches Syndicales. On consultera avec profit à ce sujet l'article de Guy Trastour : "les petits mentaux", in "Les étudiants malades de l'université". Recherches Universitaires, nº 2 (1964).

stratégie transformatrice (1).

C'est cette historicité nécessaire du groupe social, déterminante pour l'individu qui le traverse dans une période d'acquisitions indécise et transitoire qui peut expliquer la spécificité des réactions d'ensemble des milieux d'étudiants dans différents pays.

En Espagne, (où les étudiants de Barcelone groupés dans la CUDE mènent une lutte opiniâtre pour une libre représentation syndicale), au Maroc (où ils encadrent les plus violentes manifestations anti-gouvernementales), au Japon (où le Zengakuren apparaît comme une force politique essentielle), aux Etats Unis (où ils représentent pour le moment le seul noyau pacifiste et anti-ségrégationniste véritablement militant, au prix de risques individuels importants), à Londres (où ils ont la direction effective de la lutte contre l'armement atomique), partout se manifeste cette très particulière sensibilité politique, dont il faudrait analyser les raisons, à l'échelle d'une approche globale des faits politiques et des affrontements sociaux.

Il n'est pas en effet de notre propos de parler d'un milieu étudiant universel, phase mouvante de la société globale, partie lucide d'une réalité nationale avec laquelle elle tisse des liens permanents mais conflictuels : nous sommes ici dans le domaine difficile du statut de l'intelligentzia. Les limites de son intervention ne peuvent être données par l'étude sociologique; elle est essentiellement relative à la totalité des événements historiques qui affectent la société dans son ensemble.

Mais cette étude reste à faire. La base des oublis qui l'ont jusqu'à présent systématiquement négligée réside, à notre avis, dans l'insuffisance de l'analyse de la situation du psychiatre dans son "milieu". Les techniques et

N .../

(1) On peut voir dans la tentative de suicide par incinération d'un étudiant américain de Washington, comme mode de protestation contre les bombardements au Vietnam (nous n'en discuterons pas l'allusion identificatoire aux gestes des bonzes de Saïgon), l'expression individuelle pathologique d'une "crise de conscience" incapable de s'exprimer par le truchement des structures collectives, dans des formes "normales" de signification politique. Ici se vérifie presque expérimentalement le rôle intégrateur des organisations militantes, et le caractère déréistique des manifestations individuelles (privées de leur support social) d'une exigence éthique protestataire.

les concepts spécifiques peuvent à tout moment lui scotomiser sa propre historicité, le faisant garant universel d'une bonne conscience réfugiée dans la rigueur des normes et la neutralité absente d'un "savoir".

Ce détachement impossible, parce qu'il interdit l'écoute d'un milieu dont on cherche à connaître le langage et les failles, fait courir au psychiatre - et au delà de lui à sa discipline - le risque capital d'une inconsciente complicité.

C O N C L U S I O N S

Nous avons essayé de mieux définir la population visée par toute étude de psychopathologie des étudiants et lui avons reconnu, dans une démarche restrictive, un critère institutionnel dont l'université représente la matérialité structurée.

Les démarches pathogéniques fondées sur l'hypothèse d'une fondamentale immaturité nous ont semblé désuètes et nous avons délibérément séparé les différents niveaux d'interprétation des étapes du développement psychique et affectif de l'étudiant malade mental.

Après avoir souligné l'ambiguïté du statut socio-économique des étudiants, sa situation par rapport au processus de production sociale, nous avons insisté sur la récente et rapide évolution des structures universitaires, responsable d'une rapide intégration des étudiants dans le système de la société globale, dont la demande s'exprime par les interventions de l'Etat.

Nous avons désigné la dépendance estudiantine comme phénomène essentiel à la période d'existence centrée par l'acquisition d'une qualification élevée de la force de travail.

Le fond régressif de toute expérience universitaire, résultat d'un jeu social contradictoire, ne semble pas une donnée objective définitive du milieu.

Il nous a paru important de préciser les liens fantasmatiques que permettait le passage de la dépendance familiale à la tutelle universitaire, en marquant, dès l'étude du groupe familial, l'originalité de la position du futur étudiant, déjà marqué par ses appartenances de classe. Ces constatations nous ont fait mettre

.../

en valeur la relativité sociologique des situations complexuelles familiales et de leur cortège de perturbations pré-névrotiques.

L'école nous a paru douée d'une efficace propre dans l'évolution de la personnalité; nous avons désigné la nécessité de son analyse institutionnelle et l'abandon de l'hypothèse d'une "période de latence", écran à la compréhension d'une dynamique intellectuelle et affective continuellement ancrée dans l'existence des groupes sociaux.

Les facteurs de l'habitat, des loisirs, de la culture extra-universitaire des étudiants nous ont paru essentiels pour la constitution d'une pathogénie, à condition que ne soient pas privilégiées leurs simples données phénoménologiques immédiates.

L'origine sociale, la dépendance à l'égard d'une superstructure cohérente avec l'existence de la société globale, semblent deux termes fondamentaux de cette élucidation génétique. Mais les médiations qui assurent concrètement leurs effets subissent des déterminations multiples analysables pour chaque cas; elles interdisent de considérer d'une façon rectiligne et mécaniste le mouvement qui joint les instances sociales aux états psychopathologiques individuels.

Sur le plan de la sémiologie, nous avons reconnu l'importance d'une toile de fond de symptômes fréquents, dont il faut faire la sociopathologie systématique, à partir d'une connaissance précise des modes d'échanges dans le milieu étudiant. La relation pédagogique pourrait être la clef sémantique d'une étude des relations interhumaines à l'université.

Il n'est pas possible, en effet, de se résoudre au bipole factoriel habituellement proposé par les auteurs spécialisés quand ils déclarent :

" Les premiers (facteurs pathogènes) sont liés à une structure particulière de la personnalité, les autres aux milieux à la fois divers et mobiles dans lesquels évolue l'étudiant. " (1)

L'étude des facteurs pathogènes et par conséquent de la signification réelle des symptômes, requiert la séparation de plusieurs champs et moments de .../

(1) Brousselle. Lab. Lévy : article cité.

la connaissance du tissu causal complexe de la maladie.

Il faut envisager tour à tour le milieu d'organisation pathologique, le milieu d'expression symptômatique (de signification) et plus précisément encore, le moment d'élucidation, temps privilégié de l'action, voué à la pratique du thérapeute.

Chacun de ces niveaux est susceptible de faire poindre un doute sur la justesse d'une application strictement clinique des "signes" de la nosographie classique à l'étude d'une psychopathologie des étudiants, continuellement prise dans des réseaux symboliques sociaux qui en altèrent la définition.

Mais c'est dans l'interférence de ces plans d'étude que peut se délimiter un langage homogène, un système de dénominations communes, capables de rendre compte des phénomènes multiples de la vie relationnelle du malade, aux diverses étapes et dans les différentes fonctions de son activité psychique. Ceci évoque le problème général d'une unification sémantique des différentes "sciences humaines et sociales".

L'intervention thérapeutique obéit à la double nécessité d'une élucidation du champ propre de l'institution et de l'articulation des techniques de soins générales (biologiques, psychothérapiques, ergo ou sociothérapiques) avec les instruments catalytiques de l'intégration sociale normative.

Les groupes et organisations d'étudiants particulièrement réceptifs aux situations historiques qui affectent la société globale, sont nettement désignés pour cette fonction. Les structures de soins doivent donc rendre leur importance aux organismes "extra-médicaux" qui assument l'expression collective du milieu; la cogestion, véritable processus d'échange entre les spécialistes et les "voix" du milieu, peut instaurer un continuum thérapeutique allant de l'hygiène mental aux situations dites de "post-cure".

La critique des statuts rigides des thérapeutes, prélude à l'apparition d'une équipe, demeure un temps nécessaire de l'entreprise médicale. Elle dépend de la capacité du "soignant" d'entreprendre une analyse de sa pratique sociale, dans le recoupement de son histoire et de l'Histoire. Cette analyse, comme on le comprend, procède d'un choix éthique auquel il ne saurait se soustraire.

J.C. POLACK
ancien Interne des Hôpitaux
Psychiatriques de la Seine.

Vu le Président de Thèse

Professeur L. MICHAUX

Vu le Doyen de la Faculté

Professeur G. BROUET

Vu et Permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

J. ROCHE

BIBLIOGRAPHIE DE REFERENCE (textes cités ou non dans notre étude)

ALTHUSSER (L) : "Problèmes étudiants". La nouvelle critique - 1-1964

AMADO, LEVY, VALENSI, AUREGAN, BLOCH, DURANDIN, FALADE, ISAMBERT, SIVADON, VEILL, VILLALARD :

"Les problèmes sexuels des étudiants"
Extrait de l'Hygiène mentale, nº 2.1959. Ligue française d'hygiène mentale.

AMADO-LEVY-VALENSI, BERGE, BELEY, BLOCH, CANO, CAUCHOIS, CHILAND, DANON-BOILEAU, LEGRAND, MAGNIN, MANNONI (M), METTE, SEEBACHER, VEIL :
"Du secondaire au supérieur"
Extrait de l'Hygiène mentale, nº 2.1960

AYME, RAPPART, TORRUBIA :
"Thérapeutique institutionnelle"
Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie, tome 3, 1964

BASTIDE (R) :
"Sociologie des maladies mentales". Flammarion, 1965.

BAUER (J.P.) :
"Aspects de la désadaptation au rythme de la vie universitaire".
Recherches universitaires, nº 2, 1964.

BAUER, WETTA, BUCHER-ANDLAUER, PHILONENKO, DURAND de BOUSINGEN ;
"Le rôle du père dans la désadaptation universitaire"
in Le rôle du père en psychopathologie infantile.
Revue de neuropsychiatrie infantile, oct-nov, 1965.

BENGUIGUI (Georges) :
"Participation socio-politique chez les étudiants juifs"
Revue française de sociologie. C.N.R.S., janvier-mars 1966.

BISSERET Noëlle :
"Images de la femme dans un échantillon d'étudiants" in La femme dans la société. (son image dans différents milieux sociaux)
C.N.R.S., 1963.

BLOCH (F), AUREGAN, JEANGUYOT, BESSE, BRIDGMAN, BURGET, CANO, CORBIERES, DELPRAT, DUCLOS, FRACHON, GAGET, GAU, GILLIBERT, HARL, JAQUE, LACOURBE, LANGEVIN, LAFOUGUE, MARTI, POPOVITCH, TOUGARD :
"La santé mentale dans les collectivités d'étudiants".
Extrait de l'Hygiène mentale, 2-1960.

BOUPAREYTRE (Emile) :
"L'universitaire" in "Faire l'université : dossier pour la réforme de l'enseignement supérieur".
Esprit, mai-juin 1964.

.../

BOURDIEU (P), PASSERON (J.C.) :

1) "les héritiers" (les étudiants et la culture). Ed. de Minuit, 1964.
2) "Langage et rapport au langage dans la situation pédagogique" Temps Modernes, sept. 1965.

BOURDIEU, PASSERON, ELIARD (M) :

"Les étudiants et leurs études"
Cahiers du Centre de sociologie européenne, Ed. Mouton, 1964.

BOWLES (F) :

"Accès à l'enseignement supérieur"
U N E S C O, 1964.

BROUSSELLE, LAB, LEVY :

"L'influence du milieu sur l'évolution et le traitement des maladies mentales chez l'étudiant", in Problèmes psychiatriques des étudiants.
Perspectives psychiatriques, nº 10, janvier-février 1965.

BUGARD (P) :

"L'état de maladie"
Convergences génétiques psychosomatiques et sociales.
Masson, 1965.

DANON-BOILEAU (H) :

1) "Problèmes posés par l'hygiène mentale des étudiants"
Evolution psychiatrique, oct-déc. 1965.
2) "Fonctionnement de la maison universitaire médico-psychologique de Sceaux"
Perspectives psychiatriques, nº10

DANON-BOILEAU, DUPRE, LAB, LEVY :

"Conséquences lointaines du délabrement familial lié à la guerre chez les étudiants juifs";
Revue de neuropsychiatrie infantile, août 1965.

DRONIOU (et coll.) :

"L'adaptation des étudiants d'origine agricole à l'université".
Recherches universitaires, 1962.

FOURNIERE-BORELLA :

"Le syndicalisme étudiant"
Ed. du Seuil, 1957.

GORZ :

"Stratégie ouvrière et néo-capitalisme"
Ed. du Seuil, 1964.

GRANDPIERRE (A) :

"Une éducation pour notre temps"
Berger-Levrault, 1963.

GRISET (A), KRAVETZ (M) :

"De l'Algérie à la réforme Fouchet : critique du syndicalisme étudiant".
Temps Modernes, 1965.

.../

GUATTARI (P) :
1) "La transversalité"
Psychothérapie institutionnelle, nº 1, 1965.
2) "Réflexions sur la thérapeutique institutionnelle et les problèmes de l'hygiène mentale en milieu étudiant".
Recherches universitaires, nº 2, 1964.
3) "Réflexions quelque peu philosophiques sur la psychothérapie institutionnelle"
Recherches (revue de la Fédération des groupes de recherche institutionnelle), nº 1, 1966.

GUILLET (N) :
" Les structures institutionnelles et leur incidence sur les structures psychopathologiques".
Lyon : Thèse, 1959.

GUILLEBEAU (C.P.) :
"Perspectives d'application de la formation littéraire aux fonctions de l'entreprise".
Edition privée, 1961.

GURVITCH (G) :
"Dialectique et sociologie"
Flammarion, 1962.

GUSDORF (G) :
"Pourquoi des professeurs ? " Pour une pédagogie de la pédagogie.
Ed. Payot, Paris, 1963.

HALSEY (A), FERREZ, FLOUD, HUSEN, HARNQVIST, VAIZEY, de WOLFIE :
"Aptitude intellectuelle et éducation".
Organisation de coopération et de développement économique, 1961.

HARRIS (S), BOWLES, VOGENIK, DEWITT, EDDING, BOWEN, BOMBACK, VIMONT :
"Aspects économiques de l'enseignement supérieur"
(O.C.D.E., Paris, 1964).

HAUTMONT (N) :
"La famille comme mode de logement étudiant" in "le logement pour une approche du problème"
Recherches universitaires, nº 6, 1963.

INSTITUT PEDAGOGIQUE NATIONAL :
"Planification et enseignement", 1963.

JACCARD (P) :
1) "Politique de l'emploi et de l'éducation"
Ed. Payot, Paris, 1957.
2) "Sociologie de l'éducation"
Ed. Payot, Paris, 1962.

JOSEPH (Xavier), GISSELBRECHT, MOUSSEL, PAYEN (J.C.) :
"Confrontation enseignants-enseignés"
La Nouvelle Critique, janvier 1964.

.../

JOSSE (F) :
"L'adaptation de l'université à l'industrie".
Temps Modernes, mai 1965.

LACAN (J) :
"Circonstances et objets de la vie psychique"
Séminaire inédit.

LAPASSADE (G) :
"L'entrée dans la vie"
Ed. de Minuit.

LAUNAY (M) :
"Notes d'un assistant en Sorbonne sur les relations avec les étudiants".
La nouvelle critique, 1-1964.

LOURAU (R) :
1) "Contenu actuel de la pédagogie utopique"
Recherches universitaires, nº 3-4, 1964.
2) " Une dimension actuelle de l'Institution pédagogique : la demande sociale"
Recherches, nº 1

LUKACS (G) :
"Histoire et conscience de classe"
Ed. de Minuit.

MILBERGUE (J.P.) :
"La signification politique des rapports pédagogiques dans l'université française".
Temps modernes, avril 1965.

OURY (J) :
"Analyse de l'entourage immédiat du malade dans le cadre de la thérapeutique institutionnelle"
Deuxième congrès de psychothérapie de groupe. Zurich, 1957.
Acta Psychotherapica 7. Suppl. 295-302.

OURY (J), DOUADY, BERTHERAT, BLOCH, BRIDGMAN, BIDAULT, DANON-BOILEAU, DAUNY, FLAVIGNY, HEUYER, HARL, JEANGUYOT, LACOURBE, MAMELET, SIVADON, VEIL :
"Les centres de traitement et de consultation pour étudiants souffrant de troubles mentaux ou de difficultés psychologiques".
Extrait de l'Hygiène mentale, nº 2, 1959.

PARNES (H) :
"Besoins scolaires et développement économique et social".
O.C.D.E., 1962.

PICHERAL, MASSON, de LAPPARENT, GRISET, DESROSIERES, DELANOE, BOITARD :
"Le budget de l'étudiant"
Recherches universitaires, nº spécial (6), 1964.

POLACK (J.C.) :
1) "Un maître, un médecin : deux juges" (in "la relation pathologique")
Recherches Universitaires Nº 2, 1964.
2) "La réforme servante de deux maîtres" (in "La réforme des études médicales")
Recherches Universitaires, nº 1, 1964.

.../

POLACK (J.C.) :

3) "Introduction à une étude des aliénations de l'étudiant" (in "Handicap et inadaptation"
Recherches universitaires, nº 2, 1963.

4) "La dynamique des échanges dans un service hospitalier psychiatrique"
(Conférence pour le prix de l'Evolution Psychiatrique)
à paraître dans Entretiens Psychiatriques, nº 13.

STOETZEL (J) :
"La psychologie sociale"
Flammarion, 1963.

TOSQUELLES (F) :
"Pédagogie et psychothérapie institutionnelle"
nº spécial 2-3 de Psychothérapie institutionnelle, 1966.

TRASTOUR (G) :
"Les petits mentaux"
Recherches universitaires, nº 2, 1964.

VAIZEY (J) :
"Economie de l'éducation"
Editions ouvrières, 1964.

VALABHEGA :
"La relation thérapeutique" (quelques observations psychanalytiques sur des étudiants en médecine en cure).
Flammarion, 1964.

VASQUEZ (Aïda) :
"Contribution à l'étude des relations humaines dans la classe".
Etude des classes primaires actives françaises.
Pédagogie institutionnelle (thèse d'Université), Paris, 1966.